574/IV

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA
A
202
NAPOLI

II Suppl. Tabel-1-202

Digitized by Google

LES PROMENADES DE VAUCLUSE.

627 n°1

LES PROMENADES DE VAUCLUSE,

PAR

M. RENAUD DE LA GRELAYE,
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

ET AUTEUR

DES SOUPERS DE VAUCLUSE.

PUÒ DE FIORELLI, QUI SPARSI,
OGNI ETA CORONARSI.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
Chez GUYON, Editeur, Rue Vieille-du-Temple, N°. 47.

M. DCCC. VII.

LES PROMENADES DE VAUCLUSE.

XIIIme. PROMENADE.

La Marquise, la Baronne, Madame de Lintz, l'Abbé et le Comte seuls.

La MARQUISE.

MA chère de Lintz, pendant que le marquis reconduit la com-

pagnie, j'ai voulu, avec vos vrais amis, causer un moment de ce qui paraît devoir influer sur le bonheur de votre vie. Il est tems de prendre un parti : malgré l'adresse et la discrétion de Médor, ses soins exclusifs trahissent le mistère ; mais pour pouvoir vous bien conseiller, il est nécessaire que vous vous ouvriez à nous avec cette confiance que vous devez à l'intérêt vif et éclairé que nous vous portons. Quel est le résultat de votre dernière conversation ? Elle était animée, et peut-être suffirait-elle pour nous guider.

Madame de LINTZ.

Mes dignes amis, je ne con-

nus jamais la feinte, ce n'est pas avec vous que je l'employerai : mon ame toute entière va se déployer ; plaignez-moi, secourez-moi, je me réfugie dans le sein de l'amitié ; jamais je n'eus plus besoin de son indulgence et de ses conseils.

Malheureuse, comme vous le savez, par le choix de mes parens, j'ai passé deux années dans un état de sacrifices continuels, cette dure épreuve m'a fait goûter plus vivement les premiers instans de ma liberté, et prononcer le serment de ne la plus aliéner. J'avais cru, à l'abri d'un système d'indifférence, que mon esprit avait arrangé, pouvoir braver les dangers que me faisait craindre

un cœur trop sensible ; hélas ! il n'avait pas concouru au système... Je ne puis vous rendre l'impression que l'inconnu à faite sur moi, dès la première vue ; ma raison ; ma fierté s'étaient armées contre cette première séduction, la plaie était légère ; mais le tableau que sa bravoure nous offrit, frappa mon cœur d'un nouveau trait ; que sa grâce, ses talens, le charme de sa voix, et, pour assurer ma défaite, la préférence qu'il me témoigna, ont achevé d'y enfoncer. Quel est donc ce mortel qui commande si impérieusement aux affections de l'ame ? Quel est le motif d'un déguisement aussi extraordinaire, et surtout du silence qu'il s'obstine à garder ?

La BARONNE.

Vous n'avez rien pu lui faire avouer ?

Le COMTE.

Mais l'avez-vous interrogé directement, lui avez-vous au moins laissé soupçonner l'intérêt que vous aviez à le connaître ?

Madame de LINTZ.

Ce n'était pas mon projet en commençant la conversation ; mais les circonstances, la tournure qu'elle a prise, que vous dirai-je? Un mouvement... qu'on ne peut ni calculer, ni contenir, ma forcée de l'interroger sur ses sentimens et ses intentions...

La MARQUISE.

Remettez-vous, ma chère amie; vous n'aviez que ce moyen de connaître et d'apprécier cet homme extraordinaire, et votre repos exige que vous vous décidiez sur son compte.

Madame de LINTZ.

Voici sa réponse : « Je ne me fais pas illusion sur la témérité de mon hommage : faites-moi la grâce de croire, madame, que si ma raison ne m'eut pas refusé son secours, ou plutôt que si un attrait surnaturel et plus puissant ne l'eut pas fait taire, la fuite m'eut dérobé à vos dangereux attraits, avant qu'ils eussent pu

exercer leur empire sur mon cœur ; mais je n'en connu le péril que lorsque je n'ai plus eu la faculté de m'y soustraire. Je vous adore, madame, le bonheur de ma vie dépend de vous plaire, j'ose en concevoir l'espérance, et en même tems, jaloux de votre estime, je dois moi-même vous mettre en garde contre un sentiment, que je desire ardemment et que je redoute pour vous. Je n'attendrai pas que votre raison, votre gloire, tous vos amis, et une foule de considérations se réunissent, pour vous fournir des armes contre moi, je me hâte de vous dire que pour former des nœuds indissolubles avec moi, *seul engagement digne de nous*,

il vous faut braver les préjugés, les bienséances, le ridicule attachés aux actions qui sortent du cercle ordinaire : je n'ai à vous offrir que mon cœur et ma main, *un honneur sans tache*, un amour aussi vrai que violent, tout le reste est au hazard. Je ne dois pas vous paraître coupable d'ambition, je ne me suis point informé de votre fortune; tout ce que je puis vous dire, madame, c'est que moins vous en auriez, *plus ma délicatesse en serait flattée* : Enfin, si votre cœur daignait plaider pour moi, opposez-lui tout ce qui peut me nuire, peignez-lui bien mon état présent, et ne cherchez pas à le séduire sur un avenir incertain.

Si son penchant le ramenait invinciblement à moi, après ces épreuves, songez que je ne me sentirais pas la force de sacrifier ce bonheur inestimable à mes yeux : mais comme notre situation est également pénible, il faut que demain je connaisse mon sort. Si votre cœur me repousse, quelqu'en soit le motif, je vous jure de le respecter, et de ne jamais reparaître à vos yeux. Si le destin m'est assez favorable pour vous faire passer sur tout ce que je vous présente de rebutant, dans l'un et l'autre cas, daignez m'en instruire par un mot de lettre; mais que votre détermination soit sans équivoque, comme sans réserve. *J'ai*

de puissantes raisons pour exiger un consentement ou un refus absolus. Je sais à quoi le premier m'engagerait, et je suis en état de remplir toutes mes obligations; la première, que je m'impose, est que personne ne soit dans le cas d'altérer ma félicité par ses regrets. »

Vous l'avez vu me quitter brusquement, après ces derniers mots; peignez-vous, mes bons amis, la perplexité dans laquelle cette conversation à dû me laisser. D'ici à demain, il faut décider du reste de ma vie. Inutilement Saintré et ma nièce, que j'ai instruits de cette fatale conversation, ont cherché à la reprendre avec lui,

il a su les éviter ; de ce moment l'existence est un tourment pour moi.

L'Abbé.

Cette conversation toute mistérieuse qu'elle paraît, confirme mes soupçons, et me permet de leur donner du dévelopement. J'en ai saisi des phrases qui cadrent si parfaitement avec mes idées, que je suis en garde contre l'interprétation ; cependant comme il n'y a que la discussion qui puisse nous éçlairer, récapitulons ce chapitre.... *Pour former des nœuds indissolubles, seul engagement digne de nous.....* Cette association annonce une fierté qui ne peut prendre sa

source que dans la certitude d'être au moins l'un et l'autre de niveau.

La BARONNE.

Il y a une autre phrase qui m'a frappée davantage... *Un honneur sans tache.*

Le COMTE.

C'est beaucoup dans la bouche d'un homme qui n'a rien fait; à notre connaissance, que de noble et de délicat.

*L'*ABBÉ.

Moins vous auriez de fortune; plus ma délicatesse en serait flattée. Cette phrase est d'autant moins équivoque, qu'il paraît que

que ce jeune homme s'est étudié à ne rien dire de superflu.

La MARQUISE.

Peignez-vous mon état présent et ne cherchez pas à vous séduire par un avenir incertain. Il semble ne pas vouloir exclure l'idée d'un changement avantageux et inattendu.

*L'*ABBÉ.

Une autre phrase me frappe également. Ces puissantes raisons d'*avoir un consentement ou un refus absolu*, peuvent indiquer la nécessité de prendre des arrangemens; or la suivante détermine ce sens, et annonce qu'il est son maître.

Le Comte.

Il est cependant bien jeune, j'avoue même, que sans ce que nous savons de particulier, et que j'ai cru devoir confier à la baronne, je ne serais pas rassuré sur la fortune, car la naissance ne m'inquiète pas. Un coureur n'acquière pas le ton ni l'instruction de ce jeune homme.

L'Abbé à Madame de Lintz.

Ne croyez cependant pas, madame, que nos remarques, quelques favorables qu'elles doivent vous paraître, soyent décisives, il sagit ici de votre bonheur, et de votre réputation, prenons le tems d'y réfléchir plus à loisir,

le délai est court et peu proportionné à l'importance de l'objet à décider.

Madame de LINTZ.

Mais que signifie sa dernière phrase ? *Il veut que personne ne soit dans le cas d'altérer sa félicité par des regrets.*

La BARONNE.

Cela me paraît désigner assez clairement Saintré et votre nièce; il a donc des moyens de se passer de votre fortune ?

La MARQUISE.

L'observation est juste, mais, hélas ! nous bâtissons sur un terrain inconnu, toutes nos con-

jectures ne nous donnent point de bases solides. Ma pauvre amie, votre position ne présente qu'embarras, incertitudes.....

Madame de LINTZ.

Ah ! qui les sent mieux que moi ! Ce qui me reste de raison n'offre que des abîmes à mon imagination, et un pressentiment qui me subjugue avec violence, m'entraîne à les franchir. Quel monstre t'aurait nourri dans ses flancs, homme cruel ! homme barbare ! si tant d'amour, de vertus, de noblesse n'étaient chez toi que le freint de la plus profonde dissimulation, et du projet le plus pervers ! Et quelle injure à la nature, si tu n'avais

épuisé ses trésors, que pour en abuser et faire le malheur éternel d'une femme sans art, que sa fatale sensibilité te livre sans deffense !

Le COMTE.

Gardons nos larmes pour le malheur, et notre tête pour le prévenir. Le tems presse, vous sentez-vous la force de prononcer contre le séducteur qui menace tout ce que vous avez de plus cher ? Je l'aime, je l'honnore et je le condamne. L'épreuve à laquelle il ose vous exposer est trop violente, pour que je ne lui en fasse pas un crime ; terminer d'un mot, voila ce qu'il faut pour écrire ; le tems fermera cette bles-

sure, mais il en est qui ne se cicatrisent jamais..... Vos regards me pénètrent, ils peignent le tourment de votre ame, et son irrésolution..... Ah le coup est mortel!

Madame de LINTZ.

Oui, je n'y survivrai pas..... N'importe, je succomberais également à ma honte; il vaut mieux mourir avec l'estime de mes amis.....

(*Elle s'approche de la table, commence à écrire et s'évanouit*).

La BARONNE.

Ah! comte, la plume lui échape, elle se trouve mal; c'est vous

qui lui avez causé cette révolution.

La MARQUISE.

Femme trop sensible ! voilà le triste avant-coureur des maux qui vous attendent !

*L'*ABBÉ.

Rassurez-vous, mesdames, ces sels sont infaillibles..... Elle reprend ses sens. La crise était violente ; mais ces larmes annoncent la fin.

Le COMTE.

J'ai prévu cet évènement ; le mal exigeait le remède.

La BARONNE.

Quel médecin ! il débute par l'émétique.

Madame de LINTZ.

Grâce, mes amis,... je suis indigne de vos soins..... Mes forces supérieures et toutes mes facultés s'y opposent... Mon parti est pris, je n'écrirai rien; non, je n'écrirai rien..... Son absence me rendra peut-être le courage et la raison. S'ils continuent de m'abandonner, j'atteindrai plutôt au terme de ma déplorable vie.

*L'*ABBÉ.

Ne prenez point de résolutions, ne vous livrez point au désespoir, il conseille toujours mal: laissez-nous profiter du délai que nous avons, j'espère qu'il vous apportera des consolations,

et nous fournira des moyens de vous procurer le repos. La compagnie s'avance, remettez-vous; sur-tout cachez son triomphe à votre vainqueur.

(*Le marquis, madame Saintré, son mari, Médor, le chevalier et Dorival entrent*).

Madame SAINTRÉ *à sa tante.*

Vous paraissez abattue, ma tante.....

La MARQUISE.

Ce n'est rien, les fraises lui ont fait mal; il faut la laisser tranquille.

Le MARQUIS.

Et la réjouir, la diversion qu'opère le plaisir est un excellent calmant; Médor, aidez-nous dans cette cure, la musique douce et mélodieuse semble propre à remettre l'équilibre dans les humeurs.

MÉDOR.

Je n'ai jamais fait grand cas de mes faibles talens; mais ils me deviendraient bien précieux, s'ils pouvaient produire l'effet que vous en espérez.

(Il chante en s'accompagnant.)

Dieu d'Amour, éteins dans mon âme
Ta divine flâme, *Bis.*
Si l'on ne peut m'aimer pour moi; *Bis.*
Mais viens, viens denouer ma trâme,
Si J'ose manquer à ma foi.
Dieu d'amour, etc.

Dans mon cœur tu mis ta tendresse,
Et ta douce ivresse, *Bis.*
Doit-elle augmenter mon malheur? *Bis.*
Achève, bannis ma tristesse,
Ton feu s'éteint dans la langueur.
Dans mon cœur, etc.

Porte au fond d'une âme timide
Ta flâme rapide, *Bis.*
Et fais-y naître un doux espoir; *Bis.*
Dissipe le doute perfide;
Qu'elle se fie à ton pouvoir.
Porte au fond, etc.

Quand la nuit dans l'ombre la plonge,
A l'aide d'un songe, *Bis.*
Peins-lui le tableau du bonheur. *Bis.*
Tout rêve n'est pas un mensonge ;
Ah ! daigne en avertir son cœur.
Quand la nuit, etc.

La BARONNE.

Cette musique-là n'est pas improvisée ; voilà la première que je vois en chanson : le mot à l'ordinaire prochain, sans doute.

MÉDOR.

Je serais fâché d'aller sur les brisées du Mercure, et de travailler pour les curés de campagne. Un sujet me frappe, je m'en saisis, et je l'arrange comme je peux ; trop heureux (*à madame*

de

de Lintz), si je n'ai pas augmenté le mal de tête de madame.

Madame de LINTZ.

C'est plutôt de l'accablement que j'éprouve.. S'il n'y avait pas d'indiscrétion, je vous prierais de répéter cette romance, mais sans accompagnement: je n'ai pas bien entendu les paroles.

La BARONNE.

C'est-a-dire, compris.

Medor.

Il faut se mettre en situation pour comprendre l'œuvre d'un autre ; je ne serais pas étonné que ce morceau parut une énigme

à bien des personnes, et encore moins qu'il n'y eut pas de mot à l'ordinaire prochain.

(*Il répète.*)

Dieu d'Amour, etc.

La MARQUISE.

On se pénètre en effet mieux des morceaux chantés sans accompagnement ; mais on perd un charme, celui des accords.

Medor.

Sans lequel toute mélodie est fugitive, rien ne vit que par l'harmonie ; c'est elle seule qui forma l'univers ; c'est elle qui l'entretient ; elle est l'âme de tout ce qui existe, et telle est sa nature, qu'indestructible, elle re-

naît même du sein du désordre : cette vérité fut connue de ces Grecs sensibles et délicats ; et la fable d'Amphion est l'allégorie la plus juste, comme la plus fine. C'est l'allégorie, fille de l'art et de la délicatesse, qui couvrent d'une gaze transparente la vérité sévère, la fait accueillir des farouches mortels, dont l'amour-propre repousserait sa céleste nudité.

L'Abbé.

Oui, il faut préparer les alimens aux estomacs débiles ; mais si l'on veut être entendu, encore convient-il de s'approcher à un certain point de la langue intelligible.

Medor.

Vous avez ce talent par excellence, monsieur l'abbé ; mais tout le monde n'est pas de votre force : quel serait mon mérite, quel serait celui des autres, si tout se trouvait à l'unisson ?

Madame Saintré.

L'adresse n'est-elle pas aussi un résultat d'accords entre les moyens ? Il me semble qu'on pourrait noter la marche d'un projet.

La Baronne.

Sortons de cette métaphysique, science subtile, qui a aussi son harmonie, et qui s'évapore comme le son des instrumens ; le marquis

nous doit quelque chose : Médor un morceau italien, Dorival un hymne à Lisette, et le comte une lettre de Zélis.

Le COMTE.

Pour mélanger, que Médor ou Dorival nous donne de la poésie ; la lettre viendra, et le marquis terminera la soirée par un morceau allégorique, qui, en nous rappellant le danger qu'a couru notre belle marquise, rendra plus vif le plaisir de l'en voir échapée.

Le CHEVALIER.

J'avoue que j'attends de l'italien avec impatience ; mais il est juste que Dorival reprenne son tour.

La BARONNE.

Avec toutes vos politesses, messieurs, nous n'avons, en attendant que de la prose; je vous ferai tirer au doigt mouillé.

La MARQUISE.

Allons, Dorival, exécutez-vous.

Dorival.

Ce sera encore du tendre, car je file le roman dans toute sa vérité.

La BARONNE.

C'est son jour; il ne nous faut que des émotions douces.

Dorival.

Je partais, il fallait frapper

un dernier coup ; j'étais aimé ; mais pour l'être davantage, le doute et la résignation devaient percer dans mon ouvrage.

(*Il lit.*)

Objet charmant, que j'idolâtre,
Je vais peut-être t'affliger :
Ce n'est point un pinceau folâtre
Qui, traçant un tableau léger,
Veut t'amuser et voltiger :
Tu lis ici mon âme empreinte,
Qu'agitent l'espoir et la crainte ;
Connais cette âme et ses secrets.
J'ai des droits à ton indulgence,
Et si mes vœux sont indiscrets,
A me fuir, borne ta vengeance,
Me fuir est assez me punir ;
Mais n'attends pas un repentir,
Je suis coupable sans excuse ;
Ma Lise, j'ai peu combattu,

A l'instant même où je m'accuse,
T'aimer me semble une vertu.
Mon cœur, fier de la préférence,
Que semblait m'accorder le tien'
Prévit tout, excepté l'absence,
Qui va desserrer le lien,
Ce lien si cher à mon âme,
Lise, n'est léger que pour toi,
Qui redouta la tendre flâme
Du dieu dont je chéris la loi :
Oui, j'ai lu dans ton œil timide
La crainte d'un engagement ;
De la gaîté l'éclair rapide
Déconcerta le sentiment.
Ah ! je l'ai vu, pour mon tourment,
Mon esprit seul a su te plaire,
Et n'intéresse que le tien ;
Ton cœur, qui s'obstine à se taire,
Dédaigne de s'ouvrir au mien ;
Ou tes projets, ou ton silence,
De t'attendrir m'ôtent l'espoir,

Et je n'obtiens ta confiance,
Qu'au moment de ne plus te voir !
Je repousse en vain cette idée.
De ma plainte un jour tu riras ;
L'heure n'en est que retardée ;
Je te plais, mais tu m'oublieras.
Mon âme ne t'est pas connue,
En toi tout a dû m'enflâmer ;
Contre l'amour trop prévenue,
Il te faut du tems pour aimer.
Peut-être pourais-je descendre
Aux tièdes vœux de l'amitié ;
Mais si tu ne la rends pas tendre,
Refuse-moi tout, par pitié ;
Oublie alors combien je t'aime,
Et que tu fuis un malheureux ;
N'être pas aimé pour soi-même,
Du crépuscule c'est l'emblême ;
Au levant s'il dore les cieux,
Le couchant reste ténébreux.

La Baronne.

Médor, ne reclamez-vous rien dans cette pièce ?

Médor.

On ne reclame pas les sentimens des autres ; on se contente de penser comme eux. Tout ce qui est dans la matière appartient à tous les hommes, il ne s'agit que d'être vrai dans le tableau de ses desirs.

Madame Saintré.

Oh ! oui, si la toile n'était jamais souillée par un pinceau infidèle, comme les bons peintres seraient accueillis !

Medor.

Malheur à ceux qui broient des

couleurs fausses sur leurs palettes, le tems fait bientôt justice de leurs enluminures.

Madame de LINTZ.

Mais un coloris brillant de sa fraîcheur et de sa nouveauté, séduit l'amateur novice; il achète le tableau, le charme s'évanouit, et la croûte lui reste.

MÉDOR.

Tout être délicatement organisé, porte avec soi un sûr préservatif; ce sentiment intime du beau et du bon, qui fait discerner d'un coup-d'œil les productions estimables. Ce tact physique, l'âme le possède au moral, c'est la sympatie, cette chaîne de rap-

ports qui enlace deux êtres que la nature destine à n'en faire qu'un.

La BARONNE.

Nous voilà rentrés dans le labyrinthe des idées abstraites, comte, ayez la charité de nous en sortir.

Le COMTE.

Pour vous égarer dans un autre, mais plus à votre portée, mesdames; du moins vous avez le fil d'Arianne.

(*Il lit.*)

Septième Lettre de Zélis.

« Je ne sais si cette lettre parvira; voilà la troisième que je » vous écris depuis votre dernière

» nière, mais votre cassette n'en
» sera pas plus remplie, j'en ai
» déchiré deux : dans l'une je ne
» vous grondais pas assez, dans
» l'autre un peu trop ; où mon
» cœur trouvait son compte, ma
» raison se révoltait ; je vou-
» drais les accorder pour vous
» répondre, mais c'est la pierre
» philosophale : je désespérerais
» moins de voir les Anglais et les
» insurgens bons amis ; aussi pren-
» drai-je le parti du silence sur
» bien des points. Toutes réflexions
» me méneraient trop loin ; il est
» des choses que l'on perd ou que
» l'on agrave à force de les ana-
» lyser, et je craindrais l'un et
» l'autre. En vérité, quelquefois
» je voudrais ne vous pas connaî-

» tre, mais cela ne dure pas. De
» grâce, ne me demandez plus
» quels sont mes sentimens pour
» vous, soyez sûrs que vous n'a-
» vez point à vous en plaindre; et
» tels qu'ils sont, je ne me les re-
» procherais pas, si la vivacité
» de ceux que vous me témoi-
» gnez ne me tourmentait. Vous
» me dites de les nommer comme
» je voudrai; le puis-je? Je ne
» veux que de l'amitié, et vos let-
» tres peignent.... Puissé-je me
» tromper! je le desire, je vous
» le jure; la preuve en est claire;
» l'homme amoureux que je vou-
» drai conserver tel, ne saura ja-
» mais que je le soupçonne de l'ê-
» tre; je tâcherai toujours de me
» le déguiser.... Vous, dont je ne

» veux faire qu'un ami, qui, sous
» ce séduisant caractère, em-
» belliriez mes jours, dès que je
» crois voir passer certain bout
» d'oreille, voilà que vous me
» faites une peur de barbe bleue...
» Vous ne croyiez donc pas
» recevoir de mes nouvelles aus-
» sitôt, et vous en paraissez re-
» connaissant; vous devez l'être,
» surtout du plaisir que j'éprou-
» vais, quoiqu'en vérité j'écrivisse
» autant pour mon compte que
» pour le vôtre; mais si je m'at-
» tendais à une prompte réponse,
» même à quelqu'échappée, au
» moins ne comptais-je pas sur
» un style aussi expressif; l'air de
» Paris n'est pas aussi calmant
» que je l'espérais; l'imagination

» y va grand train : vous n'en pou-
» vez rougir, dites-vous, je n'en
» dirai pas autant en lisant votre
» lettre ; je ne manquais sûrement
» pas de couleurs, et l'embarras
» et le scrupule en avaient bien
» autant mis sur la palette, que
» le plaisir et le sentiment. Est-ce
» donc là cet ami tranquille, le
» seul que je puisse me permettre,
» Faut-il le gronder, renoncer à
» lui écrire, s'il ne devient pas
» plus raisonnable ? Oui, dit la
» raison.... non, répond le cœur
» en gémissant, évite-lui ce cha-
» grin.... Faible que je suis, j'ai
» déjà peur de vous en avoir fait...
» vous vous croiriez haï.... Ah !
» vous ne l'êtes pas.... tout ce que
» l'amitié peut permettre de plus

» tendre ; vous en jouissez dé-
» jà : trop aimable à mes yeux,
» ne vous croyez pas dispensé de
» rester estimable, vous le pre-
» mier auquel j'aie osé donner
» cette marque de confiance et
» d'abandon.... Non, vous n'en
» abuserez pas, vous que j'aime-
» rai de toutes les facultés de mon
» âme, tant que l'austère devoir
» n'aura pas à en rougir : soyez
» content de m'avoir entraînée à
» cet aveu, et n'exigez pas de pen-
» dants à vos tableaux incen-
» diaires.... Par délicatesse, par
» pitié.... par le sentiment même
» qui guide vos pinceaux dange-
» reux, n'achevez pas de m'ôter
» la paix de l'âme; que vous en
» reviendrait-il? soyez, au con-

» traire, assez généreux pour sou-
» tenir la faiblesse et réveiller la
» vertu de votre malheureuse et
» trop tendre amie. »

La BARONE.

C'est vraiment une chose touchante que l'agonie de la vertu; je crois qu'il était heureux pour cette charmante fille, que le fossé qui vous séparait fût un peu large.

Madame SAINTRÉ.

Ah! dans cette agonie, que de franchise et de noblesse! j'aime à croire que le comte en aurait eu assez pour répondre dignement à la confiance d'une femme qui s'abandonnait aussi naïvement à sa générosité.

Le Comte.

Je ne me fais pas plus fort que je ne le suis ; j'avoue de bonne foi que la largeur du fossé, comme dit la baronne, a été pour nous un préservatif plus sûr que tous les beaux sentimens dont on fait parade de sang-froid, et qui s'évanouissent au premier souffle de la volupté.

La Baronne.

Cette raison est de glace, cette volupté est de feu ; rien de si physique que le résultat.

Le Marquis.

Et de si juste que la comparaison. Esprit féminin, le nôtre est à genoux devant toi.

La BARONNE.

Posture ironique et souvent dangereuse : donnez-nous du neuf.

MÉDOR.

Il faut avouer, messieurs les Français, que vous savez merveilleusement tirer parti de votre langue ; les femmes surtout la manient avec une finesse, une grâce.... A vous l'énergie, mais aux dames la délicatesse ; et quel charme dans un ouvrage qu'un style coulant et harmonieux, qui ne laisse pas divaguer l'esprit sur l'idée, que le mot propre fixe et encadre !

SAINTRÉ.

Le premier mérite du style est

de se trouver au juste niveau du sujet qu'on traite ; c'était un des grands talens de Buffon. Sa plume alternativement, de l'homme faisait un dieu, peignait avec grandeur les superbes formes, le courage bouillant du coursier, compagnon de nos victoires, remuait délicieusement notre âme en y filtrant les tendres roucoulemens de la tourterelle, et portait la magie jusqu'à ennoblir l'ignoble monture de Silène.

La BARONNE *à Médor.*

Signor napolitano, una rosa del paese. (1).

---

(1) Seigneur napolitain, une rose du pays.

MÉDOR.

Perfiorirne il suo sen, lavorrei anche fresca d'ello (1).

La BARONNE.

Si puo esser galante, ma non infidele (2).

MÉDOR.

Il dritto d'esserlo mi manca (3).

La MARQUISE.

J'aime à croire que vous n'en useriez pas. Mais, voyons, est-ce de votre Minerve que vous allez

(1) Pour en fleurir votre sein, je la voudrais de la même fraîcheur.

(2) On peut être galant, mais pas infidèle.

(3) Je n'ai pas le droit de l'être.

enfin nous donner un échantillon ?

MÉDOR.

Non, madame, ma mémoire seule va faire les frais de votre amusement ; je ne connais pas même l'auteur des vers que je vais vous réciter ; je sais seulement qu'il peignait sa propre situation. Une femme adorée le fuyait ; le vaisseau qu'elle montait fut ramené au port par un orage ; il lui écrivit ceci.

Da tanto amor tanto dispreggio trassi !
Tal guiderdon donò mia fe costante !
Dimmi in che mai ti offesi, e quando errai ?
Lò so ben io l'error ; troppo t'amai :
Perche troppo t'amai, nulla me curi,
Spensero l'amor tuo l'incendi miei.

Quella fe traditor, che a me serbasti,
Quella te stessa serbi il mare infido :
Ingoiata da flutti orrendi e vasti,
Ti riconduca, a tuo dispetto, al lido.....
Ah ! no, che dico io ? solo a me basti
Che pentita ritorni al patrio nido :
Qui rediti siano, o mio conforto,
Quei flutti amici a queste braccia in porto.
Qui si serbano a te piaceri immensi ;
Qui non mancan tesori agl'aggi tuoi.
Qualdunque folia th'a l'alma dilusa !
Merta penar che di goder ricusa ?

Madame SAINTRÉ.

Pourquoi tyranniser cette femme ? l'amour fait la contrainte.

MÉDOR.

L'amant dédaigné a toujours tort, et l'amour heureux est le moins indulgent.

La

La Baronne.

Votre poësie ne nous est pas familière; ne pourriez-vous pas nous traduire ce morceau ? il me paraît intéressant ?

Médor.

J'ai essayé de l'imiter ainsi.

De la plus vive ardeur ta fuite est donc le prix ?
Perfide ! je le vois, t'adorer fut mon crime;
Au lieu de ta constance il me vaut tes mépris,
Et l'amour me voulait pour modèle et victime.

Que la mer imitant ton infidélité,
A travers les débris, les mourans et la flâme,
Te rende avec dédain au rivage irrité,
Et venge ainsi le dieu qu'osa trahir ton âme.....

Que dis-je ? hélas ! ô mer ! respecte ses beaux jours,
Ramène-moi Dircé sur ton onde tranquile ,
Comme on vit autrefois la mère des amours ;
Mes bras lui serviront et de port et d'asile.

Mon cœur devinera ses plus secrets desirs.....
Dircé vois ton erreur , reconnais ta folie;
Tu courais à la mort , en fuyant les plaisirs ;
Mon amour t'offre encor le bonheur et la vie.

La MARQUISE.

La fuite de cette femme ne prouve pas que son amant l'ait tyrannisée , elle pouvait avoir une autre inclination ou ne rien sentir pour lui ; dans l'une ou l'autre conjoncture , on cherche à échapper à la gêne et quelquefois au tableau d'un amour gémissant. N'était-ce pas là votre situation ?

Médor.

Madame la marquise feint d'oublier que je ne suis que narrateur.

La Marquise.

Bon! j'étais toute à l'illusion et à l'idée que vous improvisez toujours.

Médor à Madame Saintré.

L'adresse n'est-elle pas un résultat d'accords entre les moyens?

Madame Saintré.

On ne peut rien dire devant vous, vous avez trop de mémoire. Laissons cela pour entendre l'allégorie du marquis.

Le MARQUIS *à la Marquise.*

Ma chère Anette, au tems où je fis le bouquet que je vais lire, la rose se ressentait encore de l'orage qui venait de la flétrir, nous en avons été quitte pour la peur, et tu as gagné quelque chose sur la saison qui, ordinairement la dépouille de ses charmes. Tu ne t'allarmeras pas....

La MARQUISE.

Non, mon ami, j'ai vu s'évanouir la saison des prétentions, et ce que tu m'assures dans la pièce, me dédommage avec usure de ce que le tems m'a ravi

Le MARQUIS *lit.*

Notre été fuit, l'automne arrive,
Fanny, c'est la saison des fruits,
Tems où la raison moins captive
Aux objets donnent leur vrai prix.
Ce qu'elle ôte aux sens amortis,
Elle sait en enrichir l'âme,
Et d'une impétueuse flâme,
Modérant l'indiscrette ardeur,
Faire, avec sa douce influence,
Du sentiment qui la balance,
L'aliment de notre bonheur :
Il fut toujours dans notre cœur,
Le chercher ailleurs est méprise.
Fanny, conserve ta franchise,
Tes goûts innocens, ta gaîté ;
Et, malgré ta sévérité,
Le tems, consommant son ravage,
Croira, ne t'ayant rien ôté
Du sémillant de ton jeune âge,
Te moissonner en ton été.

MÉDOR avec enthousiasme.

Heureux et respectables mortels, qui savez aimer et peindre ainsi le sentiment, après l'épreuve du tems et de l'hyménée, que l'un daigne long-tems suspendre sa course en votre faveur, et l'autre conserver pour vous jusqu'au terme le plus prolongé de la vie, le charme qui embellit vos jours; et se répand sur vos admirateurs.

Le MARQUIS.

Mon vertueux et sensible ami, vos vœux puissent-ils s'accomplir! le nôtre sera de vous voir témoin de notre bonheur et y applaudir sans que vous soyiez tenté de l'envier.

Fin de la XIIIme. Promenade.

XIVEM. PROMENADE.

Toute la Société s'y trouve; hors Madame de Lintz et Médor.

La MARQUISE *à M. et à Madame de Saintré.*

VOTRE tante n'a donc pas voulu que vous restassiez auprès d'elle?

Madame SAINTRÉ.

Notre présence lui était un nouveau supplice, et je conçois que dans sa position, la solitude doit lui plaire.

Saintré.

Oui, les douleurs profondes s'irritent même des consolations ; je ne sais quels ordres ma tante a donnés depuis le départ de Médor ; mais son valet-de-chambre a été à pied à la ferme, et je l'ai vu ensuite à cheval prendre la route d'Avignon.

La Baronne.

Il y a une lettre, et nous reverrons le héros, je n'en serai pas fâchée ; j'avoue qu'il me fait un vuide.

Le Comte.

Je crains que notre pauvre amie ne s'y soit prise trop tard ; elle

elle n'a pas prévu la brusque disparition de son amant; pour moi, je m'y attendais, d'après la connaissance que j'ai de son caractère; je n'ai pu arracher de lui ce matin que quelques phrases obscures, qui m'ont néanmoins suffi pour juger son départ très-prochain.

L'Abbé.

J'en étais sûr, et son homme de confiance a passé la nuit dans le bois, pour le joindre ce matin.

Le Chevalier.

Il faut convenir que la conduite de ce jeune homme, toute extraordinaire qu'elle est, a toujours été conséquente; il aime, il voit qu'il

est aimé, mais que le préjugé combat contre lui; il croit avoir besoin d'un aveu, on le lui refuse, l'éloignement l'arrache à la tentation de s'écarter de son plan, au danger de nourrir une passion malheureuse, et surtout au tourment de faire celui de l'objet qu'il aime. Messieurs, il faut bien de la force d'âme pour couper ainsi dans le vif au printems de l'âge.

Madame SAINTRÉ.

Et la malheureuse victime de cette séduction mutuelle et subtile, plus jeune encore, et avec moins de ressources, que va-t-elle devenir? Je la connais, ses beaux jours sont finis.

La BARONNE.

Point du tout, vous voyez trop en noir; plus les douleurs sont vives, et moins elles sont de durée; je connais mieux mon sexe que vous: une crise l'abat, la mélancolie succède; s'il reste de l'espoir, on s'y livre, on s'éloigne du remède; mais voit-on le fond de la boîte de Pendore, l'amour s'enfuit sur les traces de la déesse consolatrice; la pauvre de Lintz n'a plus qu'un instant à souffrir; la nouvelle quelconque rapportée par son messager, cicatrisera la blessure.

La MARQUISE.

Mais croyez-vous qu'elle ait eu la faiblesse.....

Saintré.

Je n'en puis douter, et son obstination à nous éloigner m'en est un indice encore plus certain.

Le Marquis.

Attendons l'évènement, et surtout respectons le secret de l'infortunée ; plus de curiosité serait une persécution, il faudra bien qu'elle nous confie son triomphe ou son malheur.

La Baronne.

Oui, reprenons nos amusemens, sans cependant passer d'un excès à l'autre ; car en conscience, il n'y a guères que moi qui soit capable d'égayer les consolations

que je donne de bien bon cœur aux malheureux.

Le Chevalier.

Beaucoup de gens qui ne sauraient pleurer, font verser des larmes à leurs auditeurs.

L'Abbé.

Un nommé *Lisérus*, que la nature avait oublié dans la distribution de certains germes organiques, faillit autrefois à périr, pour avoir prêché la polygamie.

La Baronne.

Extrait de la bibliothèque des inconséquences humaines ; mais ce n'est pas-là ce qu'il nous faut en ce moment ; je voudrais d'abord

des vers, ils attachent plus que la prose ; ensuite une pièce ni triste ni trop gaie : qui de vous, messieurs, peut, faisant grâce à mon ton exigeant, me servir à mon gré ?

Le Chevalier.

Si l'on veut me sauver les applications, je lirai une pièce d'outre-mer ; ce titre seul annonce que les masques ne sont pas à portée, et dispense des commentaires.

La Baronne.

Quoique vous me priviez d'un de mes plus grands plaisirs ; lisez toujours.

Le CHEVALIER *lit :*

DANS un accès de jalousie,
Junon bannit un jour des célestes lambris
L'Amour, les Grâces et Cypris.
Ces immortels, las d'Ambroisie,
De l'arrêt furent peu surpris.
Les Grâces dès longtems voulaient revoir la terre,
Qu'elles avaient quittée à la mort de Floris.
Les voilà tous descendus à Cythère,
Escortés des jeux et des ris.
Des humains pour les grands on connait la folie,
Pour les dieux c'est encor bien pis.
L'encens plaît quelque tems, à la fin il ennuie :
Essayons, dit l'Amour, l'art flateur de charmer,
L'art de régner sur une âme attendrie,
De l'agiter, de l'enflâmer,
Sans employer d'autre magie,
Que le desir de plaire et le talent d'aimer.
Fuyons et cachons-nous sous une forme humaine,
Pour échapper aux yeux des dieux et des mortels ;

Si nous formons jamais une agréable chaîne,
Nous oublierons bientôt l'Olympe et nos autels.
On applaudit au dieu de Guide,
Nouveauté plaît toujours, chacun cherche un objet,
Et tous ont même guide,
Même marche et même projet;
Mais voyons ce qu'en leur absence
Fait aux cieux la divine engeance,
Qui cherche à remplacer Amour, Grâces et Ris
De ses madrigaux favoris,
Momus le premier jour amusa les déesses,
Au banquet immortel Bacchus les régala
D'airs à boire; Apollon de vers à ses maîtresses:
Le lendemain Junon la première bailla,
Jupin se permit un sourire,
Et ce sourire les brouilla;
Mais bientôt ne sachant que faire ni que dire,
L'un dormit, l'autre querella;
Enfin dans l'Olympe il gela.
Le mal était pressant, le remède facile;
Vite, fils de Maïa, toi messager des Dieux,

Mets tes ailes, quitte les cieux,
Et vas chercher de ville en ville
Vénus, son Fils, les Grâces et les Jeux.
Sa recherche fut inutile ;
En un siècle il n'eut pas soupçonné leur asile ;
Je vais les peindre aux curieux.
Au sein des mers on aperçoit une île
Montagneuse, inculte et stérile,
Dont l'habitant sauvage, indigné de ses fers,
N'en peut souffrir le poids, ni se passer de maître.
Jamais il n'est ce qu'il semble être ;
Vindicatif, changeant, hautain, rampant et traître,
Il perd même le fruit qu'on attend des revers :
Entreprenant, mais faible, en frémissant de rage,
Il flate son vainqueur, le frappe et lui sourit ;
Le lion, à travers les barreaux de sa cage,
Ainsi lèche, en grondant, la main qui le nourrit.
Pour adoucir les mœurs de ce peuple indocile,
Le ciel a cependant fait naître dans son sein
De ces objets charmans que la nature habile
Offre aux fougueux mortels pour leur servir de frein.

C'est parmi ces beautés que, poussé par l'orage,
L'Amour sur cette triste plage,
Distingua Lycoris; de trois lustres encor
Lycoris n'est point affligée,
Sans art, même un peu négligée;
Telle la fille d'Agénor,
Aux bords phéniciens, de fleurs seules parée,
Dût s'offrir aux regards du puissant fils de Rhée.
Je me rends, dit l'Amour à la tendre Aglaé;
Ma sœur, elle vaudra Psiché,
Oui, ton art la rendra parfaite ..
Ce dieu sent vivement; riant de sa défaite,
Aglaé promit ses secours,
D'un regard caressant embellit la bergère,
Et la laissa sur la fougère,
Jouant avec l'essain des folâtres amours:
L'aîné de ces fripons, plus fripon qu'eux encore,
Aux yeux de Lycoris paraît sortant des flots;
La bergère veut fuir, lorsqu'elle entend ces mots :
« O vous, que dans ces lieux, sans doute, l'on adore,
» Nymphe ou déesse, ah! sur un malheureux,

» Au naufrage échapé, daignez jeter les yeux;
» Prenez pitié de ma misère;
» Battu, frnissé par l'onde amère,
« Me faudra-t-il, au sortir de son sein,
» Expirer sur ces bords par le froid ou la faim ? »
Lycoris attendrie avait tourné la tête. . .
« C'est un enfant, il va périr,
» Je puis, je dois le secourir.
» Connait-on le soupçon lorsqu'on a l'âme honnête ?
» Mon voile pourra le couvrir : »
Et courant à sa pannetière,
« Heureusement encor j'ai de quoi le nourrir. »
De la confiante bergère
Déjà l'Amour vêtu ménage la pudeur.
En tremblant il s'aproche d'elle,
« Hélas ! il est transi, dit-elle. »
Et ses mains à l'instant, d'une douce chaleur,
Pénètrent les mains du perfide.....
Il est vainqueur, le dieu de Guide,
Au magnétisme en est l'honneur;
Revenez, fol essaim, ramenez-nous les *Grâces*,

Venez de votre aîné célébrer le bonheur ;
Ah ! puissiez-vous le fixer sur vos traces !
Vénus, de ta ceinture enlace Lycoris. . .
La déesse a tout vu, soudain la jalousie
Va lui faire oublier que l'Amour est son fils ;
Le souvenir de son cher Adonis
Ajoute à ses regrets les poisons de l'envie...
« Je cherche en vain à remplacer
» L'objet de la plus tendre flâme ;
» Depuis son trépas, de mon âme
» Nul mortel n'a pu l'effacer.
» Plus heureux, plus puissant peut-être,
» Mon fils a de Psiché retrouvé les appas ;
» Il aime, il est aimé, je n'en rougirais pas !
» Dans l'art de plaire, enfin, Vénus aurait un maître
» C'est un affront cruel que je ne puis souffrir..... »
Le messager des dieux, las de courir la terre,
S'amusait par fois à servir
De son complaisant ministère,
Ces prélats empourprés qu'à Rome l'on révère.
Les divinités ont l'œil fin ;

Quoique

Quoique le jour fût au déclin,
Et le dieu sous le froc : « Viens, dit-elle à Mercure,
» Viens ramener l'Amour aux célestes lambris :
» D'une mortelle il est épris ;
» Nesouffrons plus qu'aux dieux on fasse cette injure.
» Mars n'en sera pas peu surpris,
» Répondit le dieu proxenète,
» Adieu les pauvres Adonis. »
L'épigrame était malhonnête ;
Mais de tout tems les dieux se sont cru tout permis ;
La vérité chez eux est toujours nue.
En un clin-d'œil Mercure distribue
A trois ou quatre abbés les cadeaux, les poulets,
Qui remplissaient sa gibecière,
C'est de-là que ce ministère
Cessa d'honorer les valets.
Voilà Mercure sur la plage,
Où l'Amour toujours enchanté
Coulait des jours heureux dans l'aimable esclavage
De la jeune et tendre beauté.
« Encore un projet de constance ?

» Dit l'Argiphonte, en ricanant;
» Allons, galant essain, montés en diligence,
» Et regagnons le firmament. »
L'Amour se mutina, sa troupe couroucée
Aux ordres de Jupin tâcha de résister,
Mais à grands coups de caducée
Mercure à ses côtés au ciel les fit monter;
Tandis que Lycoris, sur la rive expirante,
Instruite trop tard du danger
D'avoir l'âme compâtissante,
Bergère, se promit de n'aimer qu'un berger.

Le COMTE.

Vous aviez raison, le mot de l'énigme n'est pas facile à deviner; mais nous apprécions le tableau, bien que nous n'en connaissions point les figures.

La MARQUISE.

Le lieu de la seène est sûrement en Corse.

Le Chevalier.

Non, marquise, j'ai toujours pensé et parlé autrement de cette île; il en est plus d'une à laquelle ma description peut convenir; comme elle n'est pas flatteuse, permettez que l'île en question reste sous le voile qui couvre mes personnages.

La Baronne.

C'est le jour des énigmes, et pour n'en pas perdre le goût; comte, une lettre, quoique nous en sachions le mot.

Le Comte.

Celle-ci est courte, vous en devinerez aisément le motif; j'é-

tais absent, quand la dernière lettre de Zélis était arrivée.

(*Il lit.*)

Huitième Lettre de Zélis.

« Pourquoi vous écrire, n'ayant » pas de réponse à vous faire ? » pourquoi me suis-je interrom- » pue plusieurs fois, et ai-je tou- » jours continué ? vous qui sa- » vez tout, expliquez-moi cela ? » J'ai beaucoup à vous dire, et » je crains de parler ; aidez-moi, » mon ami ; rassurez-moi, j'ai » besoin de votre indulgence : » votre silence aggrave ma faute, » et me la fait sentir plus vive- » ment..... Aurais-je perdu vo- » tre estime ? Que faire après de

» votre amitié ? Mais vous qu'elle
» entraîne quelquefois au - delà
» des bornes, vous devez excuser
» la maladie que votre cœur a
» communiqué au mien ; il n'y a
» que la fin de ma lettre que je
» regrette, la votre m'avait ef-
» frayée, et la peur grossit les
» objets .... Que vous dirai-je ?
» Je redoute et desire de vos nou-
» velles ; tâchez de me mettre
» d'accord avec moi - même, et
» pour cela, dites-moi que vous
» avez oublié la fin de ma lettre ;
» de grâce, dites-le moi, et je
» vous aimerai..... comme je
» vous aime. »

Le Chevalier.

Bien des gens, ceux à la mode,

surtout, ne trouveront pas cette lettre saillante ; ils y desireront plus de chaleur, de grands mots, et surtout d'esprit ; moi, j'y vois une fille sensible, honnête et délicate, entraînée par un sentiment qu'elle veut déguiser à son amant, et plus encore à elle-même : son style toujours naïf se ressent cependant de la gêne qu'éprouve son cœur ; mais l'austérité des principes est adoucie par le penchant ; de-là, ce décousu précieux à l'observateur, cette raison d'emprunt qui voile à peine le nud de la vérité, ces répétitions même si chères à l'objet de ce tendre désordre. Malheureux les cœurs froids, qui ne savent pas apprécier un style qui ren-

ferme et peint tant de choses ! Dépouillé des illusions de l'imagination, il n'emprunte son coloris que du sentiment timide qui fait battre le cœur et trembler la main de l'écrivain.

La BARONNE.

Marquis, nous deviendrons prose ; rimez-nous un peu.

Le MARQUIS.

Je passe l'ordre à Dorival.

(*Il chante.*)

J'AIME Lisette à la folie,
Malgré son grain de pruderie,
Qui pourrait ne pas s'enflâmer...

DORIVAL.

L'absence assoupit les plus

grandes passions ; mais je sens que mon cœur volerait encore à elle, si les circonstances nous rapprochaient.

La Baronne.

Cela pourrait ne battre que d'une aile ; mais voyons la nouvelle dédicace à la mutine Lisette.

Dorival.

Elle m'avait dessiné un joli paysage ; voici mon remercîment :

Je l'admire, femme charmante,
Ce présent muet, mais flateur ;
Et d'une main reconnaissante,
Je le porte contre mon cœur.
Ma bouche en obtint les prémices ;

Mais

Mais j'y cherche envain les indices
D'un sentiment... ou d'une erreur,
Je n'y vois que le témoignage
Des talens qui font ton bonheur :
Il s'accroîtrait par le partage,
Un dieu pourait le fixer, mais hélas !
A tes yeux il est sans appas.
Jouis en paix de ton système,
Puisqu'il t'assure le repos ;
Et sans t'informer si l'on t'aime,
Goûte tous les plaisirs, et laisse-nous les maux ;
De tous le plus cruel serait de te déplaire :
On peut, sans être téméraire,
Aspirer à t'intéresser ;
Ce vœu délicat de mon âme,
Lisette, ne peut te blesser,
N'y vois que la céleste flâme
Qui console l'humanité ;
C'est à moi, sur la vérité
De jeter un voile propice,
Et de jouir d'un sacrifice

Que m'impose la loi de la nécessité.
Malgré moi, je me fais justice,
Et laisse mon cœur murmurer.
Ah ! ne le punis pas d'avoir été sensible ;
En connaissant le tien, il a dû s'égarer ;
A son exemple, un jour, s'il est possible,
La raison le rendra paisible,
Mais, Lisette, pour toi jamais indifférent ;
J'en ai toi-même pour garant,
Tes grâces, ton esprit, tes talens, ta finesse,
Ce charme de tout dire avec délicatesse,
Ce charme de tout faire avec légèreté,
D'attirer sans coquéterie,
D'éloigner sans austérité,
Ce secret précieux d'être toujours chérie,
Sans alarmer la jalousie,
D'unir à la raison l'éclair de la saillie,
Et la décence à la gaîté.

La MARQUISE.

L'encens ne ferait rien, c'est

l'art de le préparer qui le rend dangereux, et j'avoue que la magie des vers ajoute au poison : cet art peint à-la-fois le cœur et l'esprit, et nous y trouvons une double jouissance.

Le Comte.

Oui, vous vous rappellez, mesdames, que la poésie fut consacrée aux Dieux, et vous êtes flattées de leur être assimilées.

La Baronne.

Est-ce qu'on ne nous y compara pas en prose dans tous les tems ?

Saintré.

La prose est obscure ; il n'y a que les fats qui montrent leurs

lettres ; mais la poésie a le privilège de circuler le front levé, et l'avantage de se fixer aisément dans la mémoire ; personne n'a retenu une seule lettre de l'Héloïse de Rousseau, et tous les jeunes gens savent par cœur celles de Colardeau.... Mais je vois venir ma tante, la légèreté de sa marche nous annonce quelqu'évènement heureux.

(*Il court au-devant d'elle.*)

Madame de L I N T Z, *en entrant.*

Pardon, mes amis, du mystère que je vous ai fait d'une démarche dont je redoutais trop l'issue, pour vous la confier ; l'aveu de ma faiblesse m'humilie et il n'y

a que le succès qui puisse l'excuser.

La Marquise.

Asseyez-vous, ma chère de Lintz, reprenez haleine, et hâtez notre bonheur, en nous apprenant le vôtre.

Madame Saintré.

Ma chère tante, puisse-t-il passer nos espérances, il ne peut excéder nos vœux.

Madame de Lintz.

La fuite de Médor m'avait laissée dans cet état cruel de l'âme, où elle se croit abandonnée de tout ce qui lui était cher ; un vide immense s'offrait à mes regards ; tout ce que l'amitié m'unit, tous

les êtres qui me rendent la vie si chère, me semblaient ne plus exister pour moi, ni autour de moi; que vous dirai-je enfin ? Mon imagination éteinte ne m'offrait plus que la position désespérante de Robinson dans son île : les efforts que j'avais faits pour ne pas parler, pour ne pas écrire au tyran qui exigeait de moi une abnégation si humiliante, avaient épuisé toutes mes facultés, tant qu'il serait resté près de moi, livrée à cette stupeur, il m'eût été impossible de prendre un parti. Le sentiment de sa perte a réveillé mon âme, et l'a tirée de cet état d'inertie qui était le véritable soutien de ma résistance ; l'éclair n'est pas plus prompt que de lui

écrire et de faire voler sur ses traces... Mais pour vous peindre la situation de mon cœur pendant l'intervalle de mon billet à la réponse, il faudrait d'autres termes que ceux de la langue des hommes : ce mêlange de crainte et d'espoir, cette foule d'idées toutes contrastantes, la suspension subite, l'accélération rapide du torrent qui coule dans les veines, son ardeur et son refroidissement successifs, l'anéantissement qui suit ces douloureuses agitations ; enfin, le réveil brusque de l'âme et le sentimeut vif et profond d'une double douleur..... Non, rien ne peut peindre de telles angoisses...

Saintré.

Ma chère tante, épargnez-vous, épargnez-nous ces tableaux affligeans, et puisque vous en avez de plus satisfaisans à nous offrir...

Madame de Lintz.

J'ai donc écrit, mais je serais embarrassée de vous dire quoi; quelques lignes tracées d'une main tremblante, sous la dictée d'un cœur palpitant de crainte, de honte et de douleur, ont échappé à mon délire, et sans doute ma mémoire a rougi de les retenir. Mon valet-de-chambre a été jusqu'à Avignon sans trouver Médor, il l'a cherché inutilement dans la ville, il revenait triste-

ment m'annoncer l'inutilité de son voyage et de ses recherches, lorsque dans le petit bois; il a entendu la voix de deux hommes à l'écart de la route ; il s'en est approché, et a reconnu Médor assis sur l'herbe, pâle et abattu, un homme tenait devant lui une écritoire ; Laurent (1) soupçonne que Médor m'écrivait, sa main tremblait, il la portait souvent sur son cœur, levait au ciel des yeux humides ; enfin, il a déchiré la lettre, en s'écriant: « Non, n'a-» joutons pas à ses maux ni aux » miens, je renonce à un projet » insensé, le cœur que je cherche » n'est pas sur la terre, regagnons

(1) *Valet-de-chambre de madame de Lintz.*

» ma patrie, et subissons la loi » des hommes. » Mon cher maître, a répondu son compagnon, vous êtes le voyageur du bon Lafontaine, c'est peut-être à votre porte que vous attend le bonheur.

A l'instant cet homme a tiré d'une valise un habit de voyage que Médor a pris, mais le cheval de Laurent ayant henni, deux autres cachés dans le taillis lui ont répondu; Médor et son compagnon sont venus, le pistolet à la main; Laurent a feint d'arriver, et a remis mon billet: il m'a dit que Médor l'avait baisé avec transport, que ses larmes avaient coulé, que sur-le-champ il s'était retiré à l'écart pour y répondre, et lui

avait rapporté lui-même ce billet sans dire un mot.

La BARONNE *le lui enlevant.*

Eh! voyons-le donc, j'étais sur les charbons.

(*Elle lit.*)

» Il était tems, je vous perdais, » vous me perdiez, et pour ja- » mais; puissiez-vous un jour » apprécier comme moi l'heureux » hasard auquel nous devons no- » tre bonheur. A quoi a-t-il tenu? » le tems des épreuves est passé; » dans *quatre jours* ma main » pressera la vôtre au pied des » autels, et ma bouche vous fera » le serment que lui aura dicté » mon cœur. J'ai pourvu à tout,

» rien ne pourra retarder ma fe-
» licité ; pour l'augmenter, je de-
» sire que nos respectables hôtes
» permettent que notre union soit
» scellée dans la chapelle du châ-
» teau, et par le ministère de M.
» l'abbé de Mérinville, ainsi l'a-
» mour sera purifié par la vertu ;
» j'ose compter sur la présence et
» le suffrage de nos aimables
» Sylvains, et que M. Dorival ne
» dédaignera pas de composer l'E-
» pitalame. Les momens sont
» chers, quatre jours seront bien-
» tôt écoulés, employez-les, ma-
» dame, à me plaindre de ce dé-
» lai indispensable, et à vous per-
» suader qu'un galant homme qui
» vous adore, a votre gloire aussi

» à

» à cœur que la sienne propre. »

L. P. D. C.

Eh! voilà votre billet qu'il vous renvoie !

Madame de LINTZ.

Ciel ! je ne l'avais pas aperçu, pourquoi me le renvoie-t-il ?

La MARQUISE.

Cette délicatesse acheve le tableau.

Madame de LINTZ.

Oui, j'en sens tous le prix, ah! je ne me dédirai pas.

Madame SAINTRÉ *et son* MARI *en l'embrassant.*

Ma chère tante, que nous

soyions les premier à vous féliciter.....

(*Tout le monde l'embrasse aussi en silence.*)

La BARONNE.

C'est pour le coup que vous aurez les paroles et de bonnes ; quelque léger que soit mon lot, il suffit qu'il ait quelque chose de commun avec le vôtre, ma chère de Lintz, pour qu'il me soit infiniment précieux : mais je ne perds pas la tête, et je veux lire le billet qui a amené ce fameux événement.

Madame de LINTZ.

On peut bien faire le sacrifice

de son amour-propre, le jour d'un triomphe aussi flateur.

La BARONNE *lit :*

« Homme cruel ! il faut donc » que la victime, un bandeau » sur les yeux, t'abandonne tout » le soin de sa gloire, et se laisse » entraîner par toi au hazard, » sans savoir où tu veux la con- » duire ? Que puis-je augurer d'un » amour qui te rend injuste et » barbare, et que penseras-tu » d'une femme qui se respecte » assez peu pour sacrifier à un » inconnu tout ce qu'elle a de » plus cher ?..... Si tu n'es pas » le plus vil des mortels, tu la » plaindras, et n'abuseras pas de » l'ascendant irrésistible qui te la

» livre. Si tu te crois digne d'elle,
» reviens, sa main est prête ;
» mais n'oublie pas qu'il lui res-
» tera le courage de mourir, si
» tu la fais rougir de son choix. »

Heureusement qué cela a bien tourné, le frisson m'a pris, en lisant les premières lignes; mais je reviens au billet de Médor; que veulent dire ces quatres lettres L. P. D. C. serait-ce le prince de..... ?

Le Comte.

N'ennivrons pas davantage notre généreuse amie, il doit lui suffire d'être certaine que son choix ne peut qu'être applaudi. En effet, tout nous rassure, et surtout l'anecdote du bois, et

la réponse du compagnon, qui n'annonce pas un valet ordinaire.

Madame de LINTZ.

Je suis assez contente que le maître se trouve à mon niveau par la naissance, comme par les sentimens, je lui ferais même aisément grâce de la fortune, si la mienne.....

SAINTRÉ.

Rejetez, de grâce, ce souci; vous en occuper plus long-tems, ce serait nous affliger et douter de la pureté de notre attachement.

DORIVAL.

Je crois pouvoir vous rassurer encore sur cet article; un homme

qui a une suite à ses ordres, et qui voyage ainsi depuis plusieurs années, ne peut pas être dans la médiocrité; d'ailleurs, rappellez-vous ce qu'il vous a écrit la première fois : qu'*il ne voulait pas que personne eût des regrets à former*, son intention me paraît claire, et tout la confirme aujourd'hui.

L'Abbé.

Je suis de cet avis, et je jouissais en silence du bonheur de madame de Lintz, j'en récapitulais toutes les nuances, et je réfléchissais à la bizarerie de la destinée de l'homme, qui lui permet bien rarement d'arriver à la félicité par des routes fleuries. Je

ne suis pas insensible, à l'honneur que me fait ce bon jeune homme, encore moins à son éloge; j'employe ma vie à m'en rendre digne.

Saintré.

Dans l'ivresse d'un plaisir inattendu, n'est-il pas permis d'être un peu indiscret ? je vais trahir un secret de ma tante.....

Madame de Lintz.

Ah ! Saintré, je vous le défends.

La Marquise.

Pouvez-vous nous cacher quelque chose, après nous avoir dévoilé les replis les plus cachés de votre cœur; ce papier, que tient

Saintré, n'est pas votre confession.

Saintré.

Pardonnez-moi, c'en est un extrait.

La Baronne.

Pour moi que rien n'arrête, pas même la raison, je m'en empare, dussais-je aussi faire ma confession..... *Vœux à l'amour.....* Oh! cela est de notre ressort, et par habitude et par circonstance, nous savons d'avance le sujet de la pièce, or écoutez.

(*Elle lit.*)

VŒUX A L'AMOUR.

Amour, pourquoi tirer mon cœur
Du néant de l'indifférence,
Si tu ne fais à mon vainqueur
Eprouver aussi ta puissance ?
Ah ! laisse-moi mon indolence :
En amour le premier tourment
Est d'aimer un indifférent :
Mais je redoute davantage
Un amant heureux et volage,
Que m'attache le seul desir,
Et qui, n'aimant que le plaisir,
Me trahit, de mon esclavage
Cent fois par jour me fait rougir,
Et m'enlève enfin son hommage :
Ah ! si l'on résiste à la rage
Qu'allume un si cruel outrage,
De honte au moins il faut mourir.

A tes lois, froide indifférence,
J'avais accoutumé mon cœur,
Vertu, devoir, repos, décence,
Me dédommageaient du bonheur
Que l'amour promet dans ses chaines;
Sans plaisirs, et dans la langueur,
Mon âme goûtait la douceur
De ne pas éprouver de peines.
Ah! s'il faut encore à tes traits,
Amour, ouvrir un cœur rebelle,
Daigne ajouter à mes attraits;
Mets dans ma bouche ce langage
Qui séduit l'esprit et le cœur;
En mes yeux brille ton image,
Comme au sein du léger nuage,
Qui sur l'aîle des vents s'enfuit,
Le dieu du jour se réfléchit;
Pour mon amant gardant ta flâme,
Ne l'attise que dans son cœur,
Les sens donnent-ils le bonheur?
Il me faut les plaisirs de l'âme.

Bravo, Sapho moderne, votre oraison était sssez fervente pour que le bambin de Gnyde l'exauçât, je ne m'étonne plus de votre triomphe.

Madame de LINTZ.

Je ne vous en souhaite pas un pareil au même prix.

La BARONNE.

Vous vous moquez de moi, m'en arrive un pareil au bout de huit jours, dussais-je les passer dans les larmes, avoir des crises, des insomnies, faire des vers et même une démarche hazardée; le succès justifie tout, et quand une semaine assure le bonheur du reste de notre vie, dès notre

printems, il n'est personne qui ne fasse ce marché.

La MARQUISE.

Folette ne raisonne pas mal aujourd'hui, je lui donne son brevet de bon sens, mais je ne voudrais pas la mettre en charge.

La BARONNE.

Je ne m'étonne plus que vous n'ayez guère péroré de la soirée, vous me mitonniez cette épigrame; vous faites bien de lever la séance, mais ce qui est différé n'est pas perdu.

Le MARQUIS.

Non, gardez-nous les impromptus, l'effet en est toujours sûr; à la finesse de l'à-propos, se joint le

le charme de la surprise, Médor est fort dans ce genre, et une fois réunis, vous me dispenserez tous les deux d'un feu d'artifice.

La BARONNE.

Non pas, s'il vous plait, j'ai déja imaginé la décoration. La façade représentera un temple : deux quinze-vingt y conduiront deux chinois en costume, et la devise sera :

Dà' due ciecchi due matti
Adun tempio oscuro condotti (1).

Je sais bien que la mesure ni la rime ne sont pas exactes; mais Saintré donnera le coup de maître à cela.

(1) Deux fous conduits par deux aveugles dans un temple obscur.

Saintré.

Assez fort, même pour qu'il ne reste rien de la première édition, voici la seconde :

Ammira, fratello, benche io cieco,
Che bel coppia t'awiene meco (1).

La Baronne.

Je suis d'avis de mettre les deux devises, on choisira.

La Marquise.

Trêve aux impromptus, jusqu'au souper qui nous attend, et que les saillies ne réchauffent pas, et gardons quelque chose pour notre héros.

Fin de la XIVme. Promenade.

---

(1) Admire, mon frère, quoique je sois aveugle quel beau couple je t'amène !

XVme. PROMENADE.

La BARONNE.

De Lintz, si vous vouliez nous rendre compte de votre nuit, vous conviendrez que vous avez fait de charmans rêves.

Madame de LINTZ.

J'en ai fait, il est vrai, mais bien éveillée, et quoique je n'aie pas fermé l'œil, les plus beaux songes, ou le plus profond sommeil ne m'auraient pas fait le bien que le délire de mon imagina- m'a procuré.

Le Comte.

La satisfaction du cœur est un baume pour les sens : ce qu'ils perdent du côté du repos, ils le gagnent par la distribution de l'esprit de vie, et par l'équilibre des humeurs : au contraire, lorsque le cœur est à la gêne, les songes s'en ressentent, ils sont fatiguans et conformes à la situation de l'esprit, je ne l'ai jamais mieux éprouvé que lorsque Lise me tenait à la chaîne.

La Marquise.

Et n'avez-vous jamais peint ces chimères nocturnes qui font tant d'impression sur les amans, tandis qu'elles affectent à peine les rêveurs ordinaires ?

Le Comte.

J'ai plus d'un songe tracé à mon reveil ; ils trouveront leur place ; en ce moment je vais vous en lire un que j'adressai à Lise.

Madame Saintré.

Je suis charmée que vous nous la ramèniez, comte, je commençais à la regretter, Zélis est la cadette, cependant nous ne la perdons pas de vue.

Le Comte.

Le genre est si différent qu'elles ne sauraient se nuire.

(*Il lit :*)

LA DERNIÈRE NUIT.

Dieu des erreurs, toi seul dans la nature,
Toi seul as pitié de mes maux ;
Tu daignes adoucir ma profonde blessure
Par le baume de tes pavots,
Et dans tes nocturnes tableaux ;
Loin de me peindre une amante infidelle,
Tu me l'offres toujours plus constante et plus belle.
Quand le jour vient tirer le rideau du réveil,
L'espoir avec l'erreur s'envolent sur son aile ;
Je perds tout avec toi, ministre du sommeil ;
Je vois que le bonheur ne fut pour moi qu'un songe,
Qu'il faut y renoncer, qu'il m'a fui sans retour,
Et que le plus constant amour
Ne fut payé que d'un mensonge.
Alors les tiens pour moi deviennent des faveurs,

Oui, je regrette tes erreurs;
Ah ! cette nuit surtout, comme Lise attendrie
Se reprochait les maux qu'elle me fait souffrir !
« A l'espoir, disait-elle, ouvre une âme flétrie,
» L'amour fit ton tourment, l'amour veut le guérir.
» Si je fus injuste et cruelle,
» Si je te parus infidelle,
» Cher amant, tu ne croyais pas
» A mon cœur, hélas ! trop sensible,
» Ce qu'il en a coûté de peines, de combats ;
» Mais aujourd'hui que plus paisible,
» La raison guide enfin mes pas,
» A ta flâme je rends justice,
» Et m'aperçois que du bonheur
» Pour moi la source est dans ton cœur.
» Je te fais d'un rival l'absolu sacrifice,
» Du plus tendre retour et des plus vifs regrets,
» Viens prendre un gage sur ma bouche;
» Mais si ma franchise te touche,
» D'un prestige oublié ne me parle jamais..... »
Je n'ai point de crayons pour peindre le délire,

L'ivresse où ces mots m'ont plongé ;
Mon cœur nourri de fiel, et de soucis rongé,
Du bonheur sur ma bouche a porté le sourire.
A Lise ouvrant les bras..... mais trop tôt éveillé,
Pleurant sur mon erreur, je me suis écrié :
« Je ne puis être heureux, Sommeil, qu'en ton empire. »

L'Abbé.

L'homme peut-il se flater de l'être autrement ? s'il était bien convaincu que ce qu'il appelle sa vie n'est qu'un sommeil prolongé, il attendrait plus patiemment le réveil.

La Marquise.

Il me semble, au contraire, qu'il est fait pour nous épouvanter, cet avenir, cette véritable vie, qui ne doit commencer qu'à la séparation des deux

natures de l'homme, me donne le frisson, comme quand je regarde la lune dans un télescope d'Herschel.

Le Chevalier.

C'est l'effet que ce spectacle a produit sur moi; au lieu d'un corps poli et lumineux, voir subitement des montagnes, des vallées, des cavités immenses et obscures, enfin une terre extérieurement semblable à la nôtre, cet aspect cause un saisissement qu'entretient la foule d'idees nouvelles qui se succèdent.

Saintré.

En effet la vraisemblance des formes en amour dans l'objet

d'utilité de cet astre, et comme nous le disions l'an passé, qu'il soit un soleil éteint ou un globe réfroidi, il n'en est pas moins présumable qu'il a eu, ou qu'il a encore des habitans, et par conséquent cette foule de sphères qui roulent dans l'espace a été créée pour loger l'homme ou d'autres individus plus ou moins intelligens.

L'Abbé.

Ce système ne répugne point à la religion, puisque la Genèse ne dit rien à ce sujet; il me semblent s'accorder avec la saine physique, et ajouter à l'idée que le sage a de la puissance infinie du créateur; il serait même possi-

ble qu'en parlant de la création de la terre et de l'homme, Moïse eût compris toutes les terres et tous les êtres raisonnables qui reçurent alors l'existence.

Le Marquis.

Mais le législateur Hébreu ne parle que d'un soleil, d'une lune, d'une terre et des étoiles en général.

Le Comte.

Eh ! bien, si Dieu a divisé l'univers en mondes particuliers, au centre de chacun desquels il a placé un globe lumineux pour l'éclairer le jour, et des lunes pour éclaircir les nuits, répugne-t-il de croire qu'il aura annoncé ou fait connaître sa loi à chacun

de ces mondes, comme il a daigné le faire pour le nôtre ?

La BARONNE.

Véritablement il doit paraître singulier que notre petit tas de boue soit, dans l'Univers incommensurable, le seul habité et le seul favorisé de la parole divine; à moins que les autres globes ne soyent destinés aux intelligences célestes, ou aux pélerinages de l'homme ; encore comment concevoir que pour une poignée de foux, il fallut des milliards de petites maisons.

Madame SAINTRÉ.

Tout ce que nous dirons là-dessus, ne nous donnerait pas une

un degré de probabilité de plus, et nous ferait faire de mauvais rêves ; comme ceux du comte ; pour nous en procurer de plus agréable, Zélis, venez à notre secours.

Le Comte.

Je passerai mes lettres, tant qu'elles ne seront pas indispensables pour l'intelligence de la correspondance ; dans ma dernière, je priai Zélis de me laisser ses lettres, qu'elle ne m'avait pas redemandées.

(*Il lit.*)

Neuvième Lettre de Zélis.

« Je suis déjà coupable d'assez » d'inconséquences, mon ami, » sans insister encore sur le ren-

» voi de mes lettres; j'ai du plai-
» sir à vous les écrire, vous en
» avez à les garder..... Je crai-
» gnais qu'un accident ne vint à
» dévoiler une faiblesse qui effraie
» plus mon esprit que mon cœur...
» Mais que vous dirais-je, avec
» ma franchise ordinaire ? Je
» serais vivement affectée, s'il
» me fallait renoncer au plaisir
» de relire vos lettres; je juge
» par là de la peine que vous
» éprouveriez à faire le même sa-
» crifice, gardez-les donc, vous
» êtes prudent, et nous avons
» déjà mis tant de choses en com-
» mun !.... Voulez-vous encore
» un de mes secrets ? J'ai un joli
» coffret de bois de senteur, que
» j'appelle mon trésor, j'y mets

» vos lettres, et renouvelle cha-
» que fois la couverture de fleurs
» qui les dérobe aux yeux des
» profanes. J'ai écrit sur ce coffret :
» *J'exige qu'on brûle ces papiers*
» *aprés ma mort, sans les lire.*
» Vous mettez donc mes lettres
» avec celle de Pouponne ? que
» n'ont-elles du sentiment pour
» apprécier ce charmant voisi-
» nage ! Avez-vous vu cette fille
» si intéressante ? Si vous lui par-
» lez de moi, dites-lui combien
» je desire de la connaître : je ne
» sais si elle a à se plaindre de mon
» imagination ; mais l'idée que je
» me fais d'elle est bien flatteuse.
» Aidez-moi à la confirmer : en
» me peignant son extérieur : quant
» au caractère et à l'esprit, mon

» jugement est fondé sur ce que
» j'ai su d'elle, et je ne puis me
» reconnaître à la comparaison
» que vous faites, elle a bien plus
» de brillant et de vivacité, dans
» le génie, et comme je vous le
» disais dans une de mes lettres,
» je fais d'elle à moi la différence
» du soleil à la lune, mais pour
» ma consolation, Fontenelle ai-
» mait le clair de lune.

» Elle blanchit en ce moment
» l'élément qui nous sépare, une
» rêverie inquiète, et douce ce-
» pendant, arrête de tems en tems
» ma plume. Mes yeux se portent
» sur cette nape d'argent qui est
» sous mes fenêtres. Ondule-t-elle
» plus fort, le cœur me bat, je
» crois apercevoir une voile, et

» mon imagination faisant les frais
» d'une scène de roman, me peint
» Jason arrivant aux rives de
» Colchos..... Mais non, il fut
» perfide et Médée cruelle, mon
» château de cartes s'évanouit,
» ma raison revient, quelques lar-
» mes s'échappent de mes yeux...
» Adieu, ne songez pas trop à
» moi, mais ne m'oubliez pas. »

Madame de LINTZ.

L'agréable talent que celui de peindre le sentiment avec autant de délicatesse que de précision et de simplicité, et de laisser deviner ce qu'on n'ose exprimer, enfin d'élever le même autel à l'amour et à la descence.

Dorival.

Vous seules, mes dames, possédez cet art inimitable, et c'est cette même descence dont la nature accroît vos charmes, qui, en retenant l'élan de votre cœur, adoucit vos expressions et vos tournures, sans rien ôter à leur énergie; on pourrait dire que l'homme peint à grands traits, ce que vous réduisez en mignature, mais vous avez le dessein plus corect et le coloris plus naturel et plus frais.

La Baronne.

Oui, cela est décidé, nous écrivons mieux que vous, parce que nous écrivons toujours d'après notre cœur.

Le MARQUIS.

Vieille querelle, qu'il ne faut pas renouveller, il vaut bien mieux que Saintré nous dédommage de l'absence de Médor, en lisant quelque pièce italienne, il y a long-tems que nous avons abandonné le charmant langage de l'Ausonie.

Saintré.

J'ai imité une *Canzonetta*, comme disent les Italiens, je n'en connais pas l'auteur, c'est une petite élégie propre à mettre en chant, c'est pour completter mes trois quatrains que j'ai deux vers de plus que l'original, le voici:

CANZONETTA.

Avistà del crudele,
Ma dolce idol mio,
Quest'anima fedele
Con gloria spirero,
Forse in morir si forte.

Pietà se non amore
In lui risvegliero :
O, con si nobil sorte,
Della rival nel cuore
Invidia destero.

La MARQUISE.

Voyons la traduction ou l'imitation,

tation, car la poésie italienne ne m'est pas familière.

Saintré lit.

C'est à tes yeux, femme cruelle,
O toi, que j'aimerai toujours,
Que ton amant tendre et fidèle,
Veut terminer ses tristes jours.

Si de la plus constante flâme
Ton cœur dédaigne les attraits,
Au moins la pitié, dans ton âme,
Réveillera quelques regrets.

Et mon trépas, digne d'envie,
Au cœur du rival que je hais,
De la plus vive jalousie
Ira porter les derniers traits.

Madame de LINTZ.

Médor nous aurait improvisé un air là-dessus.

La BARONNE.

Surtout dans le tems où le morceau lui en eut paru un de situation ; c'est là ce qui ne se retrouvera plus. A propos, Dorival, songez-vous à l'épitalame ?

Dorival.

Pas encore, j'attends le spectacle du bonheur, pour le chandignement ; je suis sûr de réussir sous son inspiration.

Madame SAINTRÉ.

MM. les poëtes sont un peu avantageux, et puis l'imagination

n'a qu'à avoir un caprice, voilà ma tante mariée...

Le MARQUIS.

Eh bien! sans tambour ni trompette, cela a un air de mystère, qui ajoute au charme du moment.

Madame de LINTZ.

Je suis cuirassée contre la plaisanterie; mon plan et mes sacrifices sont arrêtés; si Médor oublie ou dédaigne sa promesse, j'irai ensevelir ma honte et mon désespoir dans la solitude la plus profonde; s'il est capable de faire mon malheur en me trompant, je suis bien sûre de n'y pas survivre.

Madame SAINTRÉ.

Ma tante, pouvez-vous bien broyer ainsi du noir, tandis qu'il n'est aucun de nous qui ne fût caution de votre amant. Oui, je répondrais de son honnêteté sur ma vie.

La MARQUISE.

L'enjeu est un peu fort ; mais la conduite de ce jeune homme a été trop soutenue pour permettre des doutes ou des alarmes ; le délai qu'il a demandé me semble nécessaire, il ne peut paraître long qu'à l'impatience qui caractérise l'amour.

Le Comte.

Questo bambino, troppo vivace,
L'accieca la sua stessa face.

Dorival.

Oui.

L'enfant est aveuglé par son propre flambeau,
Plus encor que par son bandeau.

L'Abbé.

Je conçois les allarmes de madame de Lintz, et sans les éprouver, je les excuse. Les momens qui précédent un bonheur inespéré, sont toujours orageux ; il est si ordinaire de trouver le mal à côté du bien, que l'un doit toujours faire appréhender le retour de l'autre.

Le MARQUIS.

C'est cette expérience assez constante qui a entraîné les nations les plus sages dans l'erreur de deux principes, elles ne pouvaient pas concevoir que le mal vint de la source de tout bien.

*L'*ABBÉ.

Etait-il plus raisonnable de supposer deux infinis égaux en puissance, et se contrariant éternellement dans ses œuvres ?

Saintré.

Aussi les Brames, les Parsis et tous les peuples de l'Inde soumis à la Cosmogonie de Zoroastre, admettaient-ils un dieu supérieur *Achar*, sans bornes, premier

principe ; qui crée la lumière et les élémens purs, ensuite *Ormusd* et *Ahriman*, principes secondaires, actifs et producteurs ; le premier bon par essence, et source de tout bien ; le second corrompu auteur de tout mal. Ce sont deux ministres auxquels l'Eternel abandonne le soin d'animer la matière, de lui donner des formes, de la conserver, de la modifier. Chacun suit son penchant ; Ormusd ne crée que des êtres purs et des choses utiles ; son rival infecte son limon en le paîtrissant, il en nait des hommes pervers, des animaux et des productions nuisibles ; le combat s'engage entre les bons et les mauvais ; si l'attaque est vive, les secours sont puissans ;

la lutte s'entretient pendant la durée du tems, il s'écoule, la victoire reste à Ormusd ; Ahriman lui-même et ses sujets, lavés de leurs souillures par des expiations et le supplice du feu, symbole de purification, entrent dans le séjour des justes.

Le Comte.

Mais, dans tout cela, je ne vois pas l'âme immortelle, il n'est question que de la matière animée, qui ne peut pas être admise dans les cieux.

Saintré.

Zoroastre n'a point oublié un point si essentiel. Ormusd et Ahriman communiquent aux hommes

l'émulation du souffle divin, et c'est cette portion pure et immortelle qui remonte à sa source première. Il parle ensuite du mêlange du bien et du mal dans *Meschia* et *Meschiané*, auteurs du genre-humain, qui avaient été souillés par Ahriman, souillure qui a entaché leurs descendans. Voilà la source des nombreuses purifications physiques, que ce législateur recommande, et de pratiques excessives, même minutieuses que les Parsis s'imposent et observent assez rigoureusement.

Zoroastre a lié sa morale à sa Théogonie, et a dirigé l'une et l'autre à l'avantage général de la nature ; il est même descendu au soin des animaux utiles à l'hom-

me ; mais ses sectateurs ont outré également cette partie du système. Telle est la marche de l'enthousiasme, il ne sait pas s'arrêter.

La BARONNE.

Mais savez-vous que je reconnais dans cet exposé bien des rapports avec la Genèse, et que l'histoire des deux principes se retrouve dans notre religion...

*L'*ABBÉ.

C'est-à-dire que vous reconnaissez dans les rêves de Zoroastre l'imitation grossière de nos livres saints. Cependant j'applaudis à sa morale : il paraît qu'il avait pour objet principal le bonheur des hommes ; en faveur de

ce motif, je lui fais grâce de ses erreurs, de ses détails minutieux, de ses obscurités, en supposant que son texte nous ait été transmis fidèlement, même de la fin de sa vie qui ne répondit pas aux commencemens, si l'on en croit les historiens.

La Marquise.

Je suis charmée d'avoir une idée des dogmes du premier Apôtre profane de l'Inde ; mais je crois que nous devons nous borner à cette esquisse et prier Dorival de nous entretenir de Lisette.

Dorival.

Par une petite dissimulation un peu usée, mais toujours en vo-

gue, les femmes débutes par promettre de l'amitié lorsque souvent elles seraient bien fâchées qu'on s'en tint là....

La BARONNE.

Vous nous traitez comme des novices; allez au fait, et épargnez-vous de pareils commentaires.

Dorival.

Le fait est donc que je répondais à une déclaration.... d'amitié.

(*Il lit.*)

O mon adorable Lisette,
Je suis donc ton ami? j'en ai l'aveu charmant.
Tu viens de dissiper ma douleur inquiète,
En souriant au sentiment
Que ma bouche et mes yeux t'ont peint si tendrement.

Le

Le frisson du plaisir a passé dans mon âme,
Quand ta main a pressé ma main,
Quand ce tendre abandon, en attisant la flâme
Que tout ton être avait allumée en mon sein,
A porté dans mes sens et le trouble et l'ivresse :
O mon amie ! en ce moment,
Qu'il m'a fallu d'efforts et de délicatesse,
Pour contenir l'impétueux amant !
Dans cet état de crise et de ravissement,
Appréciais-tu bien le cruel sacrifice
Qu'il te faisait en frémissant ?
Des desirs retenus connais-tu le supplice ?
Tes caresses, hélas ! ont encore augmenté
Ce mêlange de peine et de félicité ;
Mais pour mon tendre cœur qu'elles avaient de charmes !
Elles ont bien séché ces larmes,
Que tu vis couler de mes yeux ;
Les tiens aussi, les tiens en devinrent humides,
Et je crus voir dans tes regards timides,
La crainte et le desir de répondre à mes vœux.
Pour les combler, ô mon amie !

Ecoute moins un système trompeur ;
Trop de raison fut souvent l'ennemie
Et du repos et du bonheur.
Calcule moins, sens davantage ;
Et dans la saison de jouir,
Apprends qu'il nous faut au passage,
Cueillir la rose du plaisir ;
Lisette, l'étude du sage
Est d'éviter le repentir ;
Il est quelques fleurs pour l'automne,
Mais sans éclat et sans odeur ;
Il n'est que le printems, dont la verte couronne
Flate de deux amans et les sens et le cœur.
Ah ! sur le sein de ma Lisette,
Amour, fais-la s'épanouir,
La tendre rose du plaisir ;
Ombrages-en mon front, pares-en ma houlette...
Je ne fais qu'un souhait : Etre heureux et mourir.

Madame SAINTRÉ.

Comment l'arrangement des

mots, et souvent la magie du débit ont-ils autant d'empire sur le cœur, et en trouvent-ils si aisément la route?

Le Comte.

L'amour-propre fera la réponse: l'éloquence suppose de l'esprit la véhémence du style annonce; une forte impression faite sur l'âme; les tournures saillantes et neuves prouvent de l'instruction; les inflexions d'une voix tendre forment une mélodie à laquelle la nature a donné le privilége de passer de l'oreille au cœur; enfin, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, comment ne pas s'intéresser à l'homme qui met du tems, de la peine et des soins plus recherchés

à embellir le tableau de son hommage et de sa préférence.

Madame de LINTZ.

Hélas! il n'est que trop vrai que le meilleur papier est celui qu'on tire à vue sur l'amour-propre.

La MARQUISE.

Mes amis, le tems s'écoule; la noce et ses suites pourront bien nous conduire à l'époque de mon retour à Paris; profitons du loisir que nous avons pour entendre encore quelques lettres de l'aimable Zélis, je la regarde comme la compagne de Pouponne, et la seule qui puisse nous dédommager de sa charmante correspon-

dance; mais, comte, nous voulons votre réponse à la dernière que vous nous avez lue, je serais bien surprise si vous n'aviez pas senti tout son prix.

Le COMTE.

Vous me permettrez de ne vous en lire que des fragmens.

(*Il lit.*)

Septième Lettre du Comte.

« Vos lettres sont donc à moi, » adorable amie, comme les sen- » timens qu'elles peignent avec » autant de franchise que de déli- » catesse ? voilà les gages précieux » de mon amitié et de mon bon- » heur. Qu'elles vont me devenir

» chères, maintenant qu'elles m'ap-
» partiennent ! Dépôt sacré ! je te
» porterai sur mon cœur, tu le
» préserveras de toute faiblesse;
» et la vertu et la sensibilité que
» tu respires alimenteront sans
» cesse le feu pur que tu as déve-
» loppé dans mon âme. Fille di-
» vine ! tu viens de t'ouvrir pour
» ton sensible ami toutes les sour-
» ces du plaisir; il jaillit de chaque
» mot de tes lettres, chaque phrase
» l'augmente..... Divinité incon-
» nue ! donne-moi donc son élo-
» quence pour exprimer digne-
» ment tout ce que tu sais m'ins-
» pirer.

» comment ne chérirais-tu pas
» ton ami, si, jusqu'à ses faibles
» productions, par le seul charme

» de la vérité, ont trouvé grâce
» devant toi ? Je ne t'envie pas ta
» riche enveloppe, dont le faste
» accabla tes ouvrages immortels,
» divin chantre d'Achille; les
» fleurs qui parent le beau sein
» de ma Zelis, et qui parfument
» mes écrits, se rapprochent da-
» vantage du sentiment qui nous
» unit : laissons l'opulence prodi-
» guer l'or au talent, et l'amour
» offrir des couronnes de myrthe
» aux mortels heureux qu'il ad-
» met à sa cour....

» Hélas! je ne puis flatter ma
» Zélis de voir son charmant So-
» sie ; l'espace qui les sépare est
» infini, d'autres difficultés en-
» core plus insurmontables s'y
» opposent. Ivre de mon bonheur,

» je me reproche en ce moment
» de ne pas être assez sensible à
» cette privation ; réunir les deux
» idoles de mon cœur.... délirer de
» tendresse, rayonner d'amitié,
» presser de mes mains caressantes, les mains délicates qui
» rajeunissent mon front d'une
» double couronne..... Tant de
» bonheur n'est pas fait pour un
» mortel !

» J'aime à jouir, ma tendre
» amie, plus qu'à comparer, il
» faut votre finesse, pour y réussir ; mais la lune sait bien se
» consoler, non pas seulement
» parce qu'elle plaisait à l'auteur
» ingénieux des mondes, mais
» parce qu'elle fut toujours la
» protectrice des amans, et cette

» délicate fonction vaut bien l'é-
» clat de son frère qui le trahit.

» C'est encore cette déïté pro-
» pice qui a procuré à mon amie
» ce rêve enchanteur, ce spec-
» tacle magique... O divine Mé-
» dée, conserves-en la tendresse,
» et mon cœur t'assure que Jason
» t'en épargnera la cruauté...
» Tu pleures, ma Zélis, tu pleu-
« res !... que ne puis-je recueil-
» lir ces larmes précieuses, et y
» mêler celles que la sympathie
» et la reconnaissance m'arrachent
» en ce moment ! je les laisse
» couler sur l'avant dernière phra-
» se de ta lettre, puissent-elles
» l'effacer, la dernière ne court
» pas ce risque, elle est gravée

» pour jamais dans un cœur qui » n'existe que pour toi.... »

La BARONNE.

Oh! par ma foi, votre Zélis était bien sourde si elle ne vous entendait pas, et quelqu'un a fort bien remarqué ici que la mer a rendu un grand service à tous les deux. Petit Rousseau, votre fièvre avait de rudes accès; garre les rochers de Meillerie!

Le COMTE.

Tout en riant vous devinez la catastrophe qui s'approche; je n'ai plus que deux lettres à vous lire de cette femme qui fait encore le charme et le tourment de ma vie. Combien de fois je me

suis écrié avec le poète impérial :

O, di miei tormenti dolce conforto !
O, di miei conforti dolce tormento !

La MARQUISE.

Cela a l'air d'un jeu de mots, et me paraît peu digne de Métastaze.

Le CHEVALIER.

J'ai osé le lui dire à Vienne, il m'a répondu modestement : « Vous ne trouverez pas beau-» coup de ces *concetti* là dans » mes ouvrages ; mais il faut quel-» quefois payer tribut au goût du » siècle. »

Madame de LINTZ.

Mais encore, que cela veut-il dire ?

C'est à-peu-près: « O toi, source douce et cruelle de mes plaisirs et de mes tourmens. » Métastaze convint alors que tel était le sens qu'il attachait à ces deux vers.

L'Abbé.

A la bonne-heure, l'antithèse est moins forcée en Français qu'en Italien : au reste, chaque langue ayant son génie particulier, il faut être sobre de critique sur les singularités apparentes des grands écrivains.

La Marquise.

Il faut l'être aussi de commentaires, en ce moment, la cloche nous y invite. Allons de Lintz, plus que deux jours

Madame

Madame de LINTZ.

Deux années sont quelquefois moins longues !

Fin de la XVme. Promenade.

XVIme. PROMENADE.

La BARONNE.

MA sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

Madame de LINTZ.

Hélas ! on se flatte toujours, et il faut convenir qu'une faiblesse est le germe de bien d'autres.

Le COMTE.

Oui, les amans ressemblent beaucoup au tournesol qui, dit-on, suit le mouvement de l'astre du jour.

La Marquise.

Il est de ces plantes qui ne sont pas amoureuses, car j'en ai vu beaucoup d'immobiles.

Saintré.

Les phénomènes de ce genre sont cependant fréquens; c'est même la propriété qu'ont certaines plante de s'ouvrir ou de se fermer le soir, et de se replier sous le moindre attouchement, comme les sensitives, ce qui a fait soupçonner de l'instinct et de la sensibilité aux végétaux.

L'Abbé.

C'est un trait sublime dans le grand tableau des productions

divines, que la dégradation des facultés, comme des formes et dans des proportions égales; si l'œil et la conception de l'homme pouvaient suivre cette chaîne, et en découvrir tous les anneaux, il ne lui faudrait pas d'autre preuve de l'excellence de l'ouvrier qui a présidé à ce savant et imperceptible méchanisme: voilà les filets de Vulcain, ils échappaient aux yeux, et cependa force ni la beauté n'en pouvaient rompre le tissu. Humains, qui osez être orgueilleux, ne sentirez-vous jamais votre inconséquence? Vous aspirez à la domination, vous vous croyez d'une essence supérieure à la brute, même à celle de la plupart de

vos semblables; vous formez des projets hardis, dont les produits doivent vous survivre, vous ambitionnez enfin de rester dans la mémoire des hommes, et vous les rangez dans la classe des êtres purement matériels, qui, dans le cercle général du mouvement, fournissent indifféremment, aux divers règnes de la nature, l'aliment qui perpétue son ouvrage!..

La BARONNE.

Misericorde! comme un tournesol nous a mené loin! nous voilà perdus dans le labyrinthe de toutes les sciences en *ique*... Mais qu'est-ce que je vois là-bas?

Madame SAINTRÉ.

Je crois que c'est vos orphelins; que portent-ils à eux deux?

Le CHEVALIER *regardant avec une lunette.*

Je ne puis distinguer l'objet; il est singulier, et jette beaucoup d'éclat. Ils le posent à terre et s'essuyent le visage, il faut que cela soit pesant.

Le MARQUIS *lorgnant aussi.*

C'est comme une cage; et un gros oiseau dedans.

Dorival.

Oui, c'est une cage, mais fort grande et dorée, à ce qu'il paraît.

Madame LINTZ.

Voilà un tour de Médor, je le parierais.

La BARONNE.

Vous verrez que c'est le présent de nôce.

Madame de LINTZ *à Saintré.*

Saintré ?...

Saintré.

J'y cours.

(*Il sort.*)

La MARQUISE.

J'aurais été bien surprise que les quatre jours se fussent écoulés, sans une galenterie de la part d'un homme aussi délicat que

Médor ; il a senti que l'épreuve était rude, et qu'il fallait l'adoucir par quelqu'une de ces attentions, auxquelles les amans mettent bien du prix.

Le CHEVALIER.

C'est une superbe cage, et un gros oiseau dedans.

La BARONNE.

Vous verrez que c'est *l'Oiseau bleu.*

Madame de LINTZ.

Ah ! Oiseau bleu, couleur des Cieux, viens à moi promptement.

SAINTRÉ arrive avec la Cage.

Le voilà, il est effectivement bleu.....

La MARQUISE.

Ah ! le superbe perroquet.

(*Le Perroquet dit en entrant :* BON JOUR, PRINCESSE.)

JACQUOT et MARGUERITE *arrivent en pleurant, et disent à Madame de Lintz, qui a la Cage sur ses genoux :*

C'n'est pas pour vous, madame, c'est pour not'mère.

Madame de LINTZ.

Oui, mes enfans, oui, je lui rendrai l'oiseau.....

Les ENFANS.

Et la brave petite maison.....

Madame de LINTZ.

Et la petite maison ; mais dites-moi, où vous avez trouvé cela ?

MARGUERITE.

J'allions à la coudrette.....

JACQUOT l'interrompant.

Laisse-moi dire, c'est moi qui l'ai vu le premier.....

MARGUERITE.

C'est moi que j'lai entendu la fine première, et j't'ai dit : Jacquot, v'la qeuq'zun qui parl' dans l'bois.....

JACQUOT.

Et pis, quand j'ons été près,

et qui s'est mi à parler, tu t'es ensauvée.

MARGUERITE.

Et toi aussi.

JACQUOT.

Un p'tit peu, pas loin, je n'savions pas q'les ailles (1) parlions comme une personne, moi j'si r'venu.....

MARGUERITE.

J'si r'venue aussi, dà.....

La BARONNE.

Marguerite, laisse parler ton frère, et puis tu nous diras après ta petite histoire. Voyons Jacquot,

(1) *Le peuple appèle la buze* aille.

qu'est-ce que tu appelles une aille ?

JACQUOT.

C'est c'vilain oiseau qui mangions nos poussins.

La BARONNE.

Eh bien, qui est ce qui a mis cette cage et cet oiseau dans le petit bois ?

JACQUOT.

Je n'savons pas, i z'étaient sus une pierre drai cont' la fontaine, et j'entendions crier . *Bon jour, Princesse*, j'on cru être un homme, quand j'on vu q'c'était c't'aille, j'on eu peur; dame, ça semble un esprit d'abord; j'sis pourtant r'venu, et pi j'on vu qu'la

qu'la porte d'la balongette(1) était ben fermée; j'ons rappellé Marguerite, et pi j'nous som' avisé de dire; faut tâcher d'porter çà à not' mère.....

Marguerite.

Oui, mais quand j'on voulu prendre la balongette, l'aille n'voulait-i pas nous mordre les doigts.....

Jacquot.

Oh! j'li ons cogné l'bec.

Marguerite.

I nous a dit : *fouille-moi, fouille-moi.....*

---

(1) *Les enfans appèlent ainsi les battans d'osier, dans lesquels ils prennent les petits oiseaux.*

Jacquot.

C'est vrai.....

(*Le Perroquet répète: Fouille-moi, fouille-moi.*)

Les Enfans ensemble.

T'nez, v'la com' i disait.

Madame de Lintz.

Je soupçonne ce bel oiseau d'être un ambassadeur, et d'avoir des lettres de créance, il faut que je le visite.

Les Enfans.

I s'envolera; madame, et pis gare nos pites (1).

---

(1) *Jeunes poules.*

Madame de LINTZ *ouvre la Cage et tend la main à l'Oiseau, qui, en ouvrant ses aîles, laisse voir un Billet dessous.*

Ne l'avais-je pas dit ?.... Oh ! comme le cœur me bat.

Madame SAINTRÉ.

Et à moi... Nous allons donc savoir qui il est ?

La MARQUISE.

Tout ceci tient de la féerie, et, en vérité, de Lintz, je commence à compter au moins sur la souveraineté d'une isle pour vous.

Madame de LINTZ.

Vous croyez rire, mais écou-

tez le compliment du plénipotentiaire emplumé.

(*Elle lit.*)

J'ai traversé de vastes mers,
Pour chercher un objet digne de mon hommage,
Errant sous des climats divers,
Je séduisais par mon plumage;
Mais, rossignols, serins, par leur brillant ramage,
M'enlevaient bientôt le bonheur
Que desirait mon tendre cœur.
Tout prêt d'y renoncer, un regard d'Angélique,
Où respire l'amour, où sourit le plaisir,
A, par un attrait sympathique,
Réveillé dans mon sein l'espoir et le desir.
Je quitte à jamais, pour lui plaire,
Du soleil l'empire éclatant;
Le destin mit pour moi, dans un autre hémisphère,
L'objet idolatré du bonheur qui m'attend.

La BARONNE.

Il est clair que le galant est

d'outre-mer, qu'il se peint sous l'emblême de son oiseau... Mais qu'entend-il par l'*empire éclatant du soleil* ?

L'Abbé.

Il faut que ce soit un Péruvien, un Guébre, ou un Parsis ; voilà à-peu-près les seuls lieux de la terre connus où l'on adore cet astre.

Le Marquis.

Le salut de l'oiseau m'occupe davantage, Médor n'est pas homme à employer des mots vide de sens.

Madame de Lintz.

Mon cher marquis, cela est trop fort, épargnez moi ; mon

imagination a pu s'égarer, mais je ne mérite pas encore les petites maisons.

Le Chevalier.

Je fais aussi mes remarques ; cette cage me semble en dire encore plus que nos commentaires ; mesdames, mesdames, prenez la peine d'en examiner la matière et le travail : Les montans en sont de nacre et de corail, le fonds est de bois des Indes peint de couleurs fort vives, le grillage est de fil d'or. Très-certainement cette superbe cage n'a pas été faite en Europe, et je la crois d'un très-grand prix.

La Marquise.

En effet, la matière en est aussi

précieuse que le travail est fini.

Madame de LINTZ.

Je m'occupe plus de l'ambassadeur que de son carrosse. Le charmant animal, comme il est carressant, familier ! Tenez, marquise, prenez-le, il vous baisera aussi.

les ENFANS.

Prenez-garde, madame, i vas vous mordre.

La MARQUISE.

Non, mes enfans, venez le carresser.

Les ENFANS *s'enfuyant.*

O que non, ça crêve les yeux aux poussins.

Dorival à Madame de Lintz.

Madame, le rideau se tire; et vous offre la perspective d'un bonheur prochain et digne de vos charmes et de vos vertus. Je rougis de la témérité de mes vœux; daignez m'accorder un pardon que solicite la pureté de mon hommage : la fortune vous devait ses faveurs, et c'est l'amour qui en apporte à vos pieds le tribut doublement flateur : je m'estime assez heureux d'avoir votre aveu pour célébrer l'union si rare des deux divinités qui vont embélir vos jours.

Madame de Lintz.

Dorival, l'une d'elles sollic

plus votre talent, mon cœur vous en assure, et même vous dispense de l'éloge de l'autre.

Le Comte.

Oui, je suis de l'avis de madame de Lintz ; cependant cette cage m'est d'un bon augure, et un pareil présent de nôces me fait bien présumer du douaire.

Madame de Linz.

Ah ! je n'envisage l'opulence que sous un aspect, elle ne peut rien pour mon bonheur personnel, mais beaucoup pour les besoins de mon cœur.

(*Elle regarde son neveu et sa nièce.*)

Madame SAINTRÉ.

Ma chère tante, daignez nous croire assez heureux du partage de votre félicité.

Le CHEVALIER.

Je suis bien trompé si cette houpe de cordons de soie noués avec une sorte d'intention, ne renferme pas encore quelques mystères.

*L'*ABBÉ.

Je soupçonne que ce sont des Quipos, alors Médor serait Péruvien.

Madame de LINTZ.

O ciel ! vous me faites trembler, il serait peut-être idolâtre !

La BARONNE.

Tranquillisez-vous, il fait abjuration en ce moment entre les mains du vice-légat.

Saintré.

S'il était Péruvien, et d'une classe distinguée, il serait à coup-sûr, chrétien, les Espagnols ont anéanti la religion des Incas, et n'en souffrent pas le culte.

Madame de LINTZ.

Ah ! je respire, l'abbé m'avait glacé le sang..... Mais non, il n'est pas étranger, il n'aurait pas dit qu'il était de Naples...

La MARQUISE.

Bon, à cette époque, il nous

en a dit bien d'autres, il jouait la comédie, et tout ce qu'on a dit sur le théâtre est sans conséquence; mais je crois que nous avons épuisé le sujet et les conjectures, et qu'il est tems de nous livrer à nos amusemens ordinaires, qui de vous, messieurs, pour entretenir la douce rêverie, où je vois Angélique plongée, aurait un morceau bien tendre à lui lire ?

Le CHEVALIER.

Si les accens vrais et profonds d'un cœur qui gémit d'une perte irréparable, peuvent remplir ce but, je vais hasarder une pièce de ma jeunesse, dont le texte est qu'on n'aime bien qu'une fois.

La

La BARONNE.

Tout le monde dit cela, et l'on n'en croit rien, mais voyons toujours.

Le CHEVALIER.

J'adressai mes vers à une femme qui combattait aussi mon système, et qui ne m'en fit pas changer ; nous gardâmes chacun le nôtre.

(*Il lit :*)

Je le soutiens, belle Emilie,
Le cœur n'aime bien qu'une fois ;
Seuls momens heureux de ma vie,
Je vous dus à mon premier choix ;
Aux Dieux, sans doute, il fit envie,
Qui peut se soustraire à leurs loix ?
Mon amante me fut ravie !...
Avec elle tout s'éclipsa,

Gaîté, bonheur, desir de plaire,
Je perdis tout, et sur la terre,
Rien depuis ne m'intéressa.
L'esprit imita le langage
D'un cœur de regrets consumé,
Et bientôt un art que j'aimai,
Cadença mon frivole hommage.
Je chantai *Zémire* et Cloris,
J'en étais faiblement épris;
L'illusion était ma muse,
L'amour-propre mon Apollon:
La maîtresse qui nous amuse,
Remplace le sacré vallon.
Aussi les accords de ma lire,
Tantôt vifs, tantôt languissans,
Voulaient en vain peintre un délire,
Qu'à mon cœur disputaient mes sens.
Toujours loin d'elle, dans mes chants,
Je ne rendais pas la nature;
Au vrai je mêlais l'imposture,
Et sans cesse de mes portraits,

La vanité faisant les frais ;
Je méconnaissais la figure,
Dont j'avais cru former les traits.
Combien de fois, las d'une chaine,
Plus frêle qu'un tissu de fleurs,
Me suis-je plains d'une inhumaine,
Ivre encore de ses faveurs !
C'est ainsi que l'esprit s'agite,
Et toujours aux dépens du cœur.
Chez le sage, seul il médite,
Et le garantit de l'erreur.
D'une vîtesse immodérée,
J'ai vu dix printems s'envoler ;
Sans avoir rien su calculer
Que mes plaisirs et leur durée.
Plus volage que le zéphir,
Et plus entreprenant que tendre,
Malheur au cœur, où du desir
La voix se faisait trop entendre :
Substituant au sentiment
Des sens la séduisante ivresse,

Je déterminais ce moment,
Où l'on croit aimer sa maîtresse,
Où de l'amante et de l'amant
La bouche prononce un serment,
Qui dure autant que leur faiblesse.
Que j'aurais, hélas ! à rougir,
Si d'autres faibles étincelles
Avaient, dans des âmes fidèles,
Fait éclore au feu d'un soupir,
L'amour plutôt que le plaisir !
Mais, suivant pour la jouissance,
L'attrait seul d'un goût passager,
Les unes, de l'indifférence,
Semblaient peu craindre le danger ;
D'autres, affichant l'inconstance,
Me dispensaient de m'engager ;
Un caprice, une convenance,
Un ton curieux et léger,
Quelques plaisirs à partager,
Quelques desirs à satisfaire,
Formaient la chaîne imaginaire,

Dont un dégoût involontaire
Venait bientôt nous dégager.
Premiers liens, que l'innocence
Serra d'une tremblante main,
Quelle fut votre différence ?
Quelle est encor votre puissance !
Le tems veut la détruire en vain,
En vain en ton nom je m'arrête.....
Fanny, je n'y puis résister;
De mon cœur, première conquête,
Tu le fais encor palpiter.....
Il est donc vrai que la mort même
Ne peut d'une première ardeur
Déraciner le trait vainqueur !
Que le premier objet qu'on aime,
Sort le dernier de notre cœur;
Je le sens au plaisir extrême,
Que j'éprouve à me retracer
Ces momens courts, mais pleins de charmes,
Où mes baisers séchaient les larmes
Que la pudeur faisait verser.

Ah ! qu'aurais-tu pu m'opposer ?
Depuis treize printems à peine,
Tu voyais la clarté du jour ;
Trois lustres composaient la chaine
Des jours que me filait l'amour.
Tous deux, sensibles et novices,
Sans autre guide que ce dieu,
Par les plus tendres sacrifices
Nous scélames ce doux aveu,
Dont nos yeux, avant notre bouche,
Avaient peint la naïve ardeur.
Je sais qu'une beauté farouche
Aurait différé mon bonheur,
Que par ses refus, sa langueur,
Une autre eût attisé ma flâme,
Et, sous une feinte froideur,
Caché le trouble de son âme ;
Mais, ma Fanny, connaître l'art !
Jamais il ne souilla sa vie ;
Et quand mon amoureux regard
Interrogea sa modestie,

Qu'enfin j'osai serrer sa main :
A l'instant nos cœurs s'entendirent,
Sa main, ses yeux me répondirent,
Le vif incarnat de son teint
Et l'émotion de son sein,
Qui, de son aveu, la trahirent,
Fixèrent mon heureux dèstin.
Depuis ce jour, même pensée,
Mêmes goûts et mêmes desirs,
Au fond de notre âme embrâsée,
Faisaient germer tous les plaisirs :
L'amour venait les faire éclore,
Et d'un coup d'aîle caressant
Il attisait ce feu naissant !,....
Ah ! souvenir qui dure encore !
Vous, après plus de vingt hyvers,
Tableaux, qui m'êtes encor chers,
Ah ! fuyez, épargnez ma vie...
Sans doute, tu me fus ravie
Par un rival ?... Non, non, ton âme,
Jamais n'abjura ses sermens ;

Tu ne vivais que de la flâme
Qui dévorait nos cœurs, nos sens...
Tu pus donc t'arracher-toi-même
Au plus sensible des amans ?
Toi ! toi ! qui savais comme j'aime,
Tu ne craignis pas pour mes jours ?...
Mais les tiens, Fanny, quels secours
En ont prolongé la durée ?
Sous quel ciel, dans quelle contrée,
Ton cœur fait-il des vœux pour moi ?
Ah ! partout où ce cœur respire,
Reçois ceux que je fais pour toi ;
Et si du ténébreux empire,
Tu subis la funeste loi,
Du fond des asiles paisibles,
Destinés aux mânes sensibles,
Entends le cri de ma douleur ;
Le tems doit fermer ma blessure ;
Mais je renonce à ce bonheur,
S'il me faut, d'une main parjure,
Arracher Fanny de mon cœur.

La MARQUISE.

Je suis de votre religion, chevalier, vous n'avez pas fait deux pièces comme celle-là.

Le CHEVALIER.

Cela est vrai.

La BARONNE.

C'est qu'il ne s'est pas trouvé deux fois dans la même position, et puis la tournure romanesque de cette passion prête infiniment au poëte amoureux, surtout à son début.

Le CHEVALIER *chante :*

Tout comme il vous plaira,
Mais ce soupçon me blesse. *Bis.*

La BARONNE.

Il y a long-tems que nous n'avons chanté ; Dorival, sortez un peu de vos réflexions, et ramenez-nous l'Opéra.

Dorival.

La situation décide du genre, je ne vous promets pas du gai.

La BARONNE.

Oh ! la sotte compagnie que celle des amoureux ! on devient Elégie avec eux, mais la journée est consacrée à l'*Amoroso*, il faut bien prendre son parti.

Dorival.

Je vais chanter les peines de

l'absence, je n'y trouverai peut-être pas tous les cœurs insensibles.

L'ABSENCE.

ROMANCE.

AIR : *Loin de toi, tendre Thémire.*

Au réveil de la nature,
Quand l'univers s'embellit ;
Insensible à sa parure,
Mon cœur soupire et languit :
Seul, en baignant la verdure,
Que son onde fait fleurir,
Ce ruisseau, par son murmure,
M'attache, il semble gémir.

Ces oiseaux et leur ramage
Irritent mes déplaisirs ;
Ils vont recevoir le gage
De leurs amoureux desirs :
Le besoin qui les rassemble,
N'est pas le besoin du cœur ;
Par mes feux je leur ressemble,
Et je n'ai pas leur bonheur.

Cesse, importune fauvette,
De trop indiscrets accens ;
En l'absence de Lisette,
Peux-tu chanter le printems ?
Laisse cette tourterelle,
Par ses doux gémissemens,
Calmer d'un amant fidèle
Et la crainte et les tourmens.

Tendre amante de Narcisse,
Dans le calme de ces bois,
Aux chants qui font mon supplice
Oses-tu mêler ta voix ?

Pour le retour de Lisette,
Garde l'accent des plaisirs,
Et jusques-là ne répète
Que le bruit de mes soupirs.

La MARQUISE.

Convenez de Lintz, qu'un léger changement, une autre adresse...

Madame de LINTZ.

C'était ma réflexion, je savourais le charme de l'à-propos.

La BARONNE.

C'est une épidémie, il faut y céder; comte, achevez-nous avec Zélis.

Le COMTE.

C'est le mot, deux lettres d'elle

termineront notre correspondance, et deux pièces de moi pourront jetter sur la fin de cette aventure le seul jour qu'il me soit permis de répandre.

(*Il lit.*)

Dixième Lettre de Zélis.

» Ce remède si doux contre » l'absence, le seul qui peut en » adoucir la rigueur ; ce charme » délicieux de franchir l'espace, » à l'aide de quelques caractères » tracés sous la dictée du cœur, » de s'entendre enfin sans se par- » ler... Il faut donc m'en pri- » ver ! oui, cette consolation » m'est ravie ; loin de calmer nos » maux, nos lettres les enveni-

» ment, et achèvent de troubler
» notre repos ; je ne sais pas quel
» effet produit sur vous la pein-
» ture naïve de mes sentimens,
» ô vous, que je n'ose plus nom-
» mer ! mais je sens, en ouvrant
» vos lettres, une vapeur enni-
» vrante, qui oppresse mon cœur
» et offusque ma raison... Il est
» donc dangereux de nous écri-
» re... et je vous écris. Il le faut
» bien, pour vous préparer à
» mon silence... Je me peins
» votre douleur, je sens la mien-
» ne, je n'y puis tenir, rassurez-
» vous, nous ne cesserons pas
» tout de suite, mais nous met-
» trons plus d'intervalle ; nous
» aurons le tems de réfléchir nos
» idées et nos expressions, de

» tempérer le délire de l'imagina-
» tion... Hélas ! en devenant
» plus raisonnables, ne nous en
» coûtera-t-il pas ce qui fait le
» charme et le tourment de notre
» vie ?

» Je n'ose vous dire ce qu'on
» me propose pour assurer mon
» bonheur ; et ce qui infailliblc-
» ment produirait l'effet contrai-
» re. Depuis cette ouverture, ma
» mélancolie augmente... Votre
» recette, je l'ai tentée, mais sans
» succès, il faut plus de liberté
» d'esprit, ou plus de talent et de
» facilité que je n'en ai, pour
» rendre en vers, ce que je trem-
» ble même à mettre en prose.
» J'ai bien trouvé un morceau
» tout fait... s'il m'était permis

» d'aimer, il me semble que j'ai-
» merais ainsi, et le comble du
» bonheur serait de pouvoir peiu-
» dre le sentiment avec cette cha-
» leur douce et pénétrante, qui
» s'insinue dans le cœur, sans trop
» allarmer la modestie. Vous con-
» naissez sûrement ce morceau,
» n'importe, je ne puis résister
» au plaisir de vous l'envoyer. (1).

» Que cette nouvelle preuve de
» ma confiance n'aille pas me for-
» cer à vous la retirer, et à ac-
» complir des menaces dont sai-
» gne mon cœur... Vous ne serez

(1) *C'est la pièce de mademoiselle Petitpas à M. Bannier, qui commence ainsi:*

Au maître de mon cœur j'adresse ces tablettes, etc.

Voyez le XIe. Souper, tome 2...

» que mon ami, mon tendre,
» mais généreux, mais raisonna-
» ble ami... Une foule d'idées ef-
» frayante m'assiège, le re-
» mord me tourmente. Au sein
» de l'innocence, ma santé se res-
» sent de tant de secousses.... A
» qui demander du secours si ce
» n'est à celui qui m'a plongée
» dans l'abîme où je suis.... Par-
» don, mon ami, je m'égare, et
» vous accuse de mes propres
» fautes; c'est à moi à les expier,
» il n'est pas juste qu'il vous en
» coûte votre repos, non, je sau-
» rai vaincre, au moins je com-
» battrai; mais n'allez pas affai-
» blir mes armes!... Pourquoi ne
» pas vouloir me peindre mo.
» Sosie? cela ferait diversion à

» mes peines; en parler les sou-
» lage déjà.... Depuis une demi-
» heure, on fait un exercice à feu
» sous mes fenêtres, et voilà que
» je m'en apperçois, et que je ne
» sais plus ce que j'écris. Adieu,
» votre réponse décidera, non de
» mes sentimens, mais de la con-
» duite que je me prescrirai. »

Madame SAINTRÉ.

Je dirai toujours, comte, que vous étiez bien coupable d'entretenir l'erreur d'une fille intéressante, et je gagerais bien que vous lui avez coûté son bonheur.

Le COMTE.

Je croyais m'être accusé moi-même d'assez bonne foi pour mé-

riter plus de compassion que de blâme, et quand j'ai cédé aux vœux de la société, j'ai espéré offrir un préservatif et non pas un exemple.

La MARQUISE.

Faites grâce, mon cher comte, au sentiment naturel qui nous porte à plaindre notre sexe quand le vôtre lui cause des peines; Saintré qui n'a eu que les roses de l'amour qui embellissent toujours son front, ignore encore à quel prix la plupart des amans achètent la couronne d'Anacréon, et que rarement ils la trouvent sans épines.

Madame de LINTZ.

Comte, je me rappelle votre

réponse, et la charmante pièce des tablettes, mais je voudrais celle à la lettre même, si ce n'est pas trop exiger de votre complaisance.

Le COMTE.

J'hésite parce qu'elle est longue.

La BARONNE.

Elle doit l'être; nous nous y attendons, il y avait bien des choses à dire dans votre position mutuelle.

Le COMTE *lit.*

« Je suis à vos genoux, mon » incomparable amie, j'y demande » ma grâce; votre lettre vient de » me rendre la vie, mais elle m'a » couvert de confusion : j'ai eu

» malheur de vous alarmer, de
» réveiller des scrupules dans
» votre âme; la mienne trop cré-
» dule s'est élancée sans ménage-
» ment.... Vous en avez eu pour
» mon erreur. Votre cœur pla-
» nant sur les faiblesses humaines,
» ajoute à son triomphe par son
» indulgence, c'est ne pas toucher
» à la terre, mais y descendre par
» intervales pour consoler les
» malheureux mortels..... et je
» viens de vous affliger encore par
» ma dernière lettre! Ah! brulez-
» la, ma divine amie; mais non,
» gardez contre moi ce monu-
» ment.... De quoi? s'il l'est du
» peu d'empire que j'ai sur moi,
» il le sera en même tems de tout
» celui que je vous donne, et que

» vous méritez si bien. Heureuse
» fille! qui joignez à l'attrait de la
» sensibilité toute la force de la
» raison, quel être êtes-vous donc,
» et de quel droit exigez-vous
» dans votre ami cette plus que
» perfection qui le décourage,
» tant il s'en trouve éloigné? Quoi!
» vous êtes maitresse du degré de
» sentiment qu'il faut accorder à
» l'objet qui vous intéresse? quoi!
» votre perfection ne se réduit
» pas à me dire que ce que vous
» voulez qu'on sache, et dans le
» sanctuaire de vos réflexions la
» nature est à vos ordres, vous la
» trouvez toujours soumise : l'ac-
» célération de votre sang n'in-
» terrompt jamais les opérations
» de votre cerveau, n'exalte ja-

» mais votre cœur ni vos idées!
» Est-ce en m'étonnant, en me
» pénétrant toujours d'une nou-
» velle admiration, que vous es-
» pérez attiédir le sentiment qui
» m'attache à vous pour le reste
» de ma vie? Vous me forcez à
» une analyse qui vous ennuira
» peut-être, mais ce sera la der-
» nière, et elle est indispensable
» et pour vous et pour moi.

» J'ai sondé ce cœur agité par
» votre air moral et physique, je
» vous y ai trouvée toute entière,
» mais sans que vous y ayez dé-
» placé personne. La compagnie
» qu'il a choisie y règne comme
» au jour de la préférence qu'il
» lui donna; et qui pourrait l'en
» bannir? est-il quelqu'un qui
» puisse

» puisse remplir auprès de moi les
» devoirs que son état lui impose, et
» que sa tendresse change en plai-
» sirs ? Croyez donc, mon amie,
» que vous avez deux rivales, mais
» qui peuvent s'accorder : vous
» devinez Pouponne : autre cause
» pour elle, je la regarde et l'ai
» toujours regardée comme mon
» enfant, mon amour-propre-
» y trouve si fort son compte,
» et malheureusement j'en ai tant !
» Pouponne a dix-neuf ans ; de-
» puis dix je sème dans son âme
» des vertus et des talens. Des ver-
» tus ! malheureux, et tu donnes ce
» que tu n'as pas ! Des talens, et
» tu n'as que des connaissances
» superficielles ! Eh ! bien, je dis
» mieux que je ne fais, et l'ar-

» buste était tellement disposé ,
» que je n'ai eu qu'à seconder la
» nature pour lui faire porter des
» fruits ; ces fruits sont brillans ,
» je ne puis le nier , dès qu'ils
» appartiennent plus au sol qu'à
» la culture : et je n'ai à reprendre
» dre dans cette charmante en-
» fant que mon propre défaut ;
» une exaltation d'amour-propre ,
» qui la rend par fois susceptible
» d'nn peu d'inégalité dans l'hu-
» meur ; mais le cœur est si bon ,
» qu'elle est aux genoux de ses
» victimes un moment après les
» avoir terrassées. Sa figure est
» noble et piquante ; sa taille
» svelte et moyenne , sa peau
» éblouissante et animée ; ses yeux
» pleins d'esprit et de douceur ;

» son nez un peu long ; sa bou-
» che grande, mais bien meublée;
» pour vous faire mieux juger
» de son esprit, j'ai été tenté de
» vous envoyer de tems en tems
» quelques fragmens de ses let-
» tres, pendant que j'étais en
» Corse, mais sa vertueuse re-
» connaissance ; son éternelle ad-
» miration, pour qui ne mérite
» qu'un peu de ressouvenir, me
» fait une loi de laisser ses let-
» tre dans leur dépôt.

» Je n'ai, je crois, rien omis
» dans le portrait entier de Pou-
» ponne : eh ! bien, ma chère
» Zélis, croyez en votre ami, il
» a ressenti pour vous dès la pre-
» mière conversation, ce qu'il
» ressentira toute sa vie, et ce

» que ne lui font pas éprouver vos
» rivales : ce n'est cependant pas
» de l'amour, quoique pour
» mettre fin à une analyse fati-
» guante, j'aie, par lassitude,
» tranché le mot, non, ce n'est
» pas de l'amour, écoutez-moi,
» voici ma preuve : l'amour est un
» sentiment qui a deux objets ; il
» lui faut le cœur et bientôt après
» la personne ; vous dire que j'aye
» oublié que vous êtes très jolie,
» très séduisante, surtout pour
» qui sait apprécier des yeux où la
» fierté, la modestie et la sensi-
» bilité s'arrangent sans se nuire.

» Vous dire que mon imagi-
» nation ait toujours été aussi
» chaste que mon cœur, ce serait
» vous en imposer, et malheur à

» l'amitié qui déguise même des
» faiblesses ; mais je vous assure
» que dans le silence de la ré-
» flexion, votre ame à seule oc-
» cupé la mienne; oh ! sans con-
» tredit, si j'avais été libre, je
» me serais peu embarrassé de
» régler mes desirs. Il a fallu dans
» ma position m'y contraindre,
» j'ai donc impérieusement sou-
» mis la nature ; mais ce qui doit
» la commander, et qui en est
» si souvent l'esclave, je n'ai pas
» cru devoir user d'une aussi
» grande sévérité à son égard :
» quand il n'a plus été question
» que de l'admiration de vos sen-
» timens, de votre esprit et de
» vos talens, que j'ai été convaincu,
» qu'on trouvait peu de femmes

» comme vous, que j'ai cru m'a-
» percevoir que vous me distin-
» guiez de la foule, et que vous
» aimer devenait pour moi un
» plaisir, un bien, un besoin,
» une nécessité, que je pouvais
» me livrer à ce sentiment déli-
» cieux, sans blesser mes devoirs,
» ni éveiller vos scrupules, j'ai
» abandonné mon cœur, et j'ai
» recherché le vôtre; songez, ma
» Zélis, que l'amitié, entre deux
» individus de sexe différent ne
» peut avoir la même teinte,
» qu'entre ceux du même sexe,
» songez que le style ne peut pas
» être aussi méthodique : qu'il
» n'est pas possible de régler tel-
» lement le physique, que son
» effervescence involontaire n'en-

» lumine le coloris : il n'y a que
» les ames froides qui se tracent
» un cercle d'où rien n'est capa-
» ble de les faire sortir. Daignez,
» mon amie; réfléchir à la trempe
» de la mienne, et pour vous la
» faire mieux connaître, sachez
» donc que la fièvre la plus ar-
» dente faisait trembler la main
» qui vous écrivait, que j'eus de
» la peine à nous tracer quelques
» lignes et qu'enfin, c'est dans
» un accès pareil, que j'ai fait
» sans rature, et en un quart-
» d'heure, ce que vous lisez : deux
» craintes m'agitaient, celle d'a-
» bord que vous ne fussiez ma-
» lade, et tout de suite après
» l'appréhension nouvelle que le
» scrupule n'eut déraciné chez

» vous un sentiment qui importe
» à mon existence. Voilà, char-
» mante amie, voilà ce que vous
» avez pris pour de l'amour; voilà
» le nom que j'ai donné moi-
» même à ma crise, faute de sang-
» froid pour la juger et la bap-
» tiser : j'espère que ma fran-
» chise réparera les torts involo-
» lontaires que j'ai eus, que vous
» aimerez votre ami, même quand
» vous aurez un mari; de mon
» côté toujours occupé de votre
» bonheur, j'aurai, peut-être, ce-
» lui de pouvoir y contribuer;
» en tous cas, quoique le ser-
» ment de mes vers soit superflu,
» je le tiendrai..... Mon adora-
» ble amie; vous ferez grace à
» mes expressions, ma confession

» leur ôte toute application et
» tout danger : en me permet-
» tant de vous aimer, laissez-moi
» vous le dire à ma manière: ce-
» pendant comme j'espère n'avoir
» plus la fièvre en vous écrivant,
» vous trouverez mon stile plus
» uniforme : mais quelqu'il soit,
» ne croyez jamais qu'aux senti-
» mens invariables que je vous
» ai voués et qui occupent si
» délicieusement mon cœur.....
» Ma chère, mon intéressante
» amie, je suis épuisé; le passage
» rapide de la tristesse à la joie,
» le repliement sur moi-même,
» qu'ont exigé préalablement les
» détails, les aveux et les ser-
» mens que je vous faits, l'épan-
» chement de mon ame, enfin les

» tableaux différens que j'ai suc-
» cessivement passés en revue :
» tant d'objets m'ont fatigué à
» l'excès. Adieu, charmante et
» vertueuse fille, daignez ména-
» ger ma sensibilité, c'est la
» source de mon bonheur, mais
» que de moyens elle peut four-
» nir pour les détruire ! »

La BARONNE.

Il n'est pas mal-adroit d'avoir glissé légèrement sur la menace, au reste, elle n'était pas sérieuse.

Le COMTE.

Plus que vous ne le croyez, mon malheur est de n'y avoir pas fait assez d'attention.

Madame SAINTRÉ.

Et moi, je soutiens qu'il a été trop heureux, pour vous deux, que des évènemens quels qu'ils soient, ayent terminé votre roman ; pardon, mon cher comte, mais je ne vois en vous que des victimes volontaires d'une imagination déréglée.

Le COMTE.

J'en conviens, et je l'ai annoncé. Puisse, je le repète, cette anecdote retenir sur le bord du précipice, les être infortunés que la sympathie seule assortit, sans consulter les bienséances ni les positions !

La BARONNE.

L'heure de la retraite s'approche ; j'étouffe de prose, Dorival, un léger *ex-voto* à votre Lisette, pour nous en aller en cadence.

Dorival.

Toujours, pour flatter sa manie, je prenais le style qui pouvait la rassurer ; il suffisait de sauver le mot, pour faire passer la chose. Quelquefois je *syncope* son nom, licence poétique.

(*Il lit.*)

Et pour ton cœur et pour le mien,
O ma charmante amie, il n'est plus qu'un langage,
Qu'un sentiment et qu'un seul bien.
Tout ce qui peindra mon hommage,
Ton retour et tes tendres vœux,

Me paraîtra toujours le langage des dieux.
Pour ton sensible amant, seule tu les rassembles ;
A part leur immortalité,
Je les retrouve en toi, puisque tu leur ressembles :
Que dis-je ? avec leur dignité,
Lise, tu n'as pas leur faiblesse ;
Tu planes sur l'humanité :
Et les soupirs de la tendresse,
Qui portaient le délire au sein de ton amant,
S'ennoblissaient, en s'échapant
De la bouche de la sagesse.
Hélas ! c'est dans l'accès de ce ravissement,
Que tu m'as arraché ce terrible serment,
Qui te subordonne mon être,
M'ôte la douceur des soupirs,
Tient à la chaîne mes desirs.....
Tu voudrais, je le sens, m'égaler à toi-même ;
Pour me rendre digne de toi...
Je vaincrai la nature, en trahissant sa loi ;
Tout est possible quand on aime :
Oui, mon amie, à mes efforts

Tu connaîtras l'excès de ma tendresse,
Celui de ma délicatesse
Dût-il me causer mille morts.
Je jouirai du sacrifice
Que je te fais en soupirant ;
Heureux, heureux, si mon supplice
D'un doux retour m'est le garant :
Mais j'en ai de plus sûrs; ta main, tes yeux, ta bouche,
Cet abandon si tendre, et ce cœur palpitant
Contre le mien pressé ; ce langage touchant,
Qui tempérait l'austérité farouche,
Qui si long-tems repoussa ton amant :
Voilà mes armes et ma gloire.
Lise, à la tienne, hélas ! j'immole le desir...
En m'arrachant des pleurs sur ma victoire,
Je sens que tu me rends plus digne d'en jouir.

La MARQUISE.

C'est à-peu-près la marche du comte avec Zélis ; mais elle l'emporte par sa franchise sur votre

scrupuleuse, quoiqu'on ne puisse s'empêcher de s'intéresser à elle : dépêchons-nous cependant de terminer nos romans ; le moment s'approche où rien ne sera capable de divertir notre attention, et le bonheur de nos amis sera l'unique objet dont notre cœur nous permettra de nous occuper.

Fin de la seizième Promenade et du QUATRIÈME VOLUME.

627401
SBN

Digitized by Google